

Notre compagnon Maurice Landry nous a quittés le lundi 11 mars 2019 à l'âge de 96 ans

Intervention de Michel Gautier aux obsèques de Maurice Landry le 18 mars 2018

...

Maurice était un homme ancré dans une enfance heureuse, entre ses parents, les artisans du bourg qui étaient aussi ses protecteurs et ses éducateurs... La mère Moissard, la petite couturière, le charpentier Chauvet, la mère Loirat, la chapelière, sa cousine Céline Charriau dans la venelle Saint Julien. Combien de portraits savoureux m'a-t-il fait dans toute cette galerie des artisans de Saint-Père ? Comment oublier aussi les copains d'enfance avec qui il avait fait toutes les bêtises de son âge ?

En peu d'années, il avait emmagasiné tous les savoirs de base que pouvait lui donner l'école mais aussi les institutions annexes comme le patronage, la gymnastique, le foot et le théâtre. Ce fut ensuite une jeunesse dédiée à l'effort et au travail, à partir de 12 ans, sur les chantiers de maçon de son père Albert Landry, avec son frère Coco. Le grand souvenir de cette période, ce fut la construction de la salle Saint Roch. Maurice en fut l'un des maçons sous la houlette de son père, mais il en fut aussi le mémorialiste, le témoin le plus précis sur l'ambiance du chantier, les problèmes techniques rencontrés, la cérémonie d'inauguration de Pâques 1936, avant ce spectacle inoubliable de décembre 1938, la revue Bretagne, un drame en 6 tableaux, avec la complainte de Théodore Botrel, sonneries de cloches, bombardes et binious, ponctué de dix-huit chants et deux ballets, ou même les filles de Saint-Père avaient leur place (Colette Charrier). Maurice y jouait le rôle d'une Bretonne !

C'était un homme de spectacle et un charmeur, un comédien, un chanteur et même un chanteur de tyrolienne. Un faiseur de blagues et un raconteur d'histoires... Des histoires pour rire, mais aussi des vraies, en particulier sur cette période de sa vie qui l'a tellement marqué, celle de la guerre qu'il m'a racontée avec tellement de précision et de profondeur humaine.

Les tours joués aux Allemands d'abord, puis les moments plus dangereux à partir de 1943 où il faut échapper au STO, réfractaire, se cacher, puis à l'automne 44, son engagement volontaire dans les FFI, sautant les lignes pour rejoindre la forêt de Princé puis le 6/5 à Nantes, avant un bataillon FFI dans le nord de la Poche et les patrouille dans les marais du côté de Cordemais.

J'ai souvent remarqué que les hommes qui pendant la guerre avaient risqué d'être tué ou parfois même avaient tué l'ennemi, conservaient de cette expérience une sorte de gravité et de respect de la vie et de leurs semblables, y compris des anciens ennemis avec qui on a fait la paix. Je me souviens de la visite à Saint-Père-en-Retz de cet ancien soldat allemand, Michaël Feiner, en 2014, très inquiet de l'accueil qu'on lui ferait et Maurice de le prendre dans ses bras alors que Michaël fondait en larmes.

Dans la dernière période de sa vie, depuis 2005, il a été, avec d'autres, comme Gustave Ferré, Robert Merlet, Joseph et Auguste Bichon, Lili Barteau, Michel Vallée... Et j'en oublie combien d'autres, un des artisans de la création d'une association dont j'ai l'honneur d'être le président, l'ASBL. C'est en nous appuyant sur la mémoire de guerre de ces hommes-là que nous avons mis sur pied le Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz. Nous avons raconté ensemble sur des panneaux installés là même où ils se sont passés, des faits de guerre qui ont marqué ou traumatisé le Pays de Retz : la catastrophe du Boivre, les crashes d'avions alliés, les résistants déportés de Saint-Père-en-Retz... Sans Maurice et sans tous les autres, ce projet n'aurait jamais gagné la confiance des élus et des habitants du Pays de Retz.

Ce travail a été mené le plus souvent en partenariat avec une autre association pérézienne, Saint-Père Histoire, dont Maurice était aussi adhérent. Après Joseph Bichon, c'est maintenant notre Maurice que nous perdons, un des piliers de nos deux associations, n'est-ce pas Anne-Marie ? Maurice, le maçon Maurice, était pour nous tous, un bâtisseur de mémoire, infailible sur toute cette période de l'entre deux guerres et de la guerre... Sur cette photo des filles de Marie avec leur écusson à fleur de lys en 1932, qui pourra désormais reconnaître Émilie Porcher, Marie Patillon et là, Hélène Coindet, entre Marie Bouyer et Madeleine Jahan ?

Mais Maurice, grand humaniste, grand lecteur et historien dans l'âme, tu resteras aussi pour nous tous, un porteur de sagesse et de tolérance. Tu vas beaucoup me manquer, manquer à Lucie, à ta famille, à tes amis, à Saint-Père-en-Retz et à tout le Pays de Retz.

Maurice Landry, un enfant du pays s'en est allé



Maurice Landry, dit Papy, figure historique de la commune est décédé la semaine dernière. La cérémonie religieuse aura lieu ce lundi, à 10 h 30, en l'église de Saint-Père. | OUEST-FRANCE

Hospitalisé depuis deux semaines, Le nonagénaire bien connu des Péréziens, figure emblématique de la commune, nous a quittés la semaine dernière.

Nécrologie

Maurice Landry est décédé lundi dernier, à l'âge de 95 ans. Quand on l'évoque, on ne sait trop par quel côté aborder le personnage : l'ancien maçon, l'ancien résistant, le papy Landry, ami de tous, le Maurice compagnon de Lucie, le cycliste émérite grim pant les grands cols, le comédien, l'amateur de pantomime, chanteur et même de tyrolienne, le fin connaisseur de l'histoire locale, mais aussi de la grande histoire, en particulier celle de la dernière guerre.

« Au 11 de la rue du Temple, là où il habitait, il n'y avait un jour sans visite. Il n'y avait qu'à pousser la porte, elle était ouverte. Pour moi, il était l'ami fidèle, mais aussi le guide infallible à travers les petits métiers d'antan et les descriptions de lieux. Il m'a livré quantité de portraits de ses proches, son père, Albert Landry, sa cousine Céline Charriau, ses maîtres d'école comme le terrible père Jégo et les prêtres de la paroisse », explique Michel Gautier, actuel président de l'Association souvenir Boivre Lancaster (ASBL).

Toute sa vie, il n'a cessé d'apprendre, en inlassable autodidacte. Le jeune maçon participa avec son frère Coco à la construction de la salle Saint-Roch. Il fut aussi l'un des acteurs du premier spectacle qu'on y donna, en 1938, où il jouait un rôle de Bretonne !

Réfractaire au Service du travail obligatoire (STO), il franchit les lignes de la poche en septembre 1944, pour gagner la forêt de Princé, et s'engage dans les Forces françaises de l'intérieur (FFI). Il se portera même volontaire pour une formation de démineur.

Marqué profondément par cette période, il a témoigné auprès de nombreux historiens, journalistes et cinéastes. On pourra encore l'entendre sur *France 3*, en mai prochain. Il était toujours précis dans les détails, les dates et les noms, et toujours respectueux de la souffrance des hommes et même de l'ennemi.

Un profond humanisme

Dans la dernière période de sa vie, il a été l'un des fondateurs de l'Association souvenir Boivre Lancaster. « C'est en nous appuyant sur la mémoire de guerre d'hommes comme Maurice Landry que le Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz a pu se développer et gagner la confiance des élus. Après Joseph Bichon, en octobre 2018, c'est maintenant notre Maurice que nous perdons. Auprès de qui, désormais, reconnaître ce personnage sur une vieille photo ? Il nous restera le souvenir de sa grande culture des petites gens, de sa franchise et de son profond humanisme », conclut son ami, Michel Gautier.

FIGURE DU PAYS DE RETZ. L'ancien résistant Maurice Landry n'est plus

L'une des mémoires du pays de Retz, habitant de Saint-Père en Retz, vient de s'éteindre, lundi 11 mars. Maurice Landry avait 95 ans. Ses obsèques ont été célébrées lundi 18 mars. Michel Gauthier, écrivain et historien, lui rend hommage.

Papy. Maurice Landry était un personnage avec de multiples facettes : un gamin de l'entre-deux-guerres né en 1923, fils d'ancien poilu de 14-18, un ancien engagé volontaire dans les FFI, un cycliste émérite, un entraîneur sportif que les jeunes prirent l'habitude d'appeler Papy, un ancien maçon, le compagnon de Lucie, l'homme de spectacle, l'amateur de livre et historien dans l'âme, l'un des inspireurs du Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz...

Son enfance. Maurice Landry était un homme ancré dans une enfance heureuse, entre ses parents et les artisans du bourg qui étaient aussi ses protecteurs et ses éducateurs...

À 12 ans, il avait terminé ses « humanités » et avait emmagasiné tous les savoirs de base que pouvait lui donner l'école primaire mais aussi les institutions annexes comme le patronage, la gymnastique, le foot et le théâtre. Il allait les enrichir toute sa vie, par la lecture, le voyage, le goût du contact, la vie associative, en inlassable autodidacte.

Le maçon. Ce fut ensuite une jeunesse dédiée à l'effort et au travail, avec son frère Coco, sur les chantiers de son père Albert Landry, maçon dur au travail et fervent républicain. Le grand souvenir de cette période, ce fut la construction de la salle Saint Roch dont il fut l'un des maçons sous la houlette de son père. Il en fut aussi le mémorialiste le plus précis sur l'ambiance du chantier, les problèmes techniques rencontrés, la cérémonie d'inauguration de Pâques 1936, avant ce spectacle inoubliable de décembre 1938, la revue « Bretagne » de l'abbé Blineau, un drame en six tableaux, avec la complainte de Théodore Botrel, sonneries de cloches, bom-



Maurice Landry a rejoint les Forces françaises de l'intérieur (FFI), avec une demi-douzaine d'autres courageux de Saint-Père en Retz.

bardes et binious, ponctué de dix-huit chants et deux ballets, ou même les filles de Saint-Père avaient leur place... Et où Maurice Landry jouait le rôle d'une Bretonne !

La guerre. C'était un homme de spectacle et un charmeur,

un comédien, un chanteur et même un chanteur de tyrolienne. Un faiseur de blagues et un raconteur d'histoires... Des histoires pour rire, mais aussi des vraies, en particulier sur cette période de sa vie qui l'a tellement marqué, celle de la guerre qu'il m'a racontée avec tellement de précision et de profondeur humaine. Les tours joués aux Allemands d'abord, puis les moments plus dangereux à partir de 1943 où il faut échapper au STO, devenir « réfractaire » et se cacher. Puis, à l'automne 44, son engagement volontaire dans les FFI avec une demi-douzaine d'autres courageux de Saint-Père en Retz, sautant les lignes pour rejoindre la forêt de Princé, puis le 6/5 à Nantes, avant un bataillon FFI

dans le nord de la Poche, les patrouilles dans les marais du côté de Cordemais et l'engagement dans une formation de démineur.

Le témoin. Marqué profondément par cette période, il a témoigné auprès de nombreux historiens, journalistes et cinéastes. Au mois de mai prochain, on pourra voir, sur France 3, un film consacré à la poche de Saint-Nazaire où il parlera encore. Toujours précis dans les détails, les dates et les noms, et toujours respectueux de la souffrance des hommes et même de l'ennemi. Je me souviens de la visite à Saint-Père en Retz de cet ancien soldat allemand, Michaël Feiner, en 2014, très inquiet de l'accueil

qu'on lui ferait, et Maurice de le prendre dans ses bras alors que Michaël fondait en larmes.

Artisan du souvenir.

Dans la dernière période de sa vie, depuis 2005, il a été, avec d'autres, comme Gustave Ferré, Robert Merlet, Joseph et Auguste Bichon, Lili Barteau, Michel Vallée (et j'en oublie combien d'autres), un des artisans de la création d'une association dont j'ai l'honneur d'être le président, l'Association souvenir Boivre Lancaster (ASBL). C'est en nous appuyant sur la mémoire de guerre de ces hommes-là que nous avons mis sur pied le Chemin de la mémoire 39-45 en pays de Retz. Nous avons raconté ensemble sur des panneaux installés là même où ils se sont passés, des faits de guerre qui ont marqué ou traumatisé le pays de Retz : la catastrophe du Boivre, les crashes d'avions alliés, les résistants déportés de Saint-Père en Retz... Sans Maurice et sans tous les autres, ce projet n'aurait jamais gagné la confiance des élus et des habitants du pays de Retz.

Ce travail a été mené le plus souvent en partenariat avec une autre association pérézienne, Saint-Père Histoire, dont Maurice était aussi adhérent.

Il nous restera le souvenir de sa grande culture des petites gens et de beaucoup de sagesse oubliées. Maurice Landry va beaucoup manquer à sa Lucie, à sa famille, à tous ses amis, à Saint-Père en Retz et à tout le pays de Retz.

Michel Gauthier

Courrier du Pays de Retz - 23 mars 2019

Dans les pages suivantes, on découvrira des passages clés de sa vie révélant aussi la richesse de sa personnalité. Je les ai extraits de deux de mes ouvrages désormais épuisés en librairie : *Echo d'un pays disparu* (Geste Editions, 2007) et *Une si longue occupation* (Geste Editions, 2005).

On pourra aussi le revoir et l'écouter dans le film documentaire de Raphaël Millet intitulé *La Poche de Saint-Nazaire – Une si longue occupation*. Il s'agit d'un doc de 52' produit par France 3. Il sera programmé au mois de septembre 2019 sur France 3.

L'enfance d'un jeune maçon

Il est né le 28 septembre 1923, rue Saint Julien, à Saint-Père-en-Retz. Son premier souvenir d'enfance ? Le déménagement familial de quelques meubles et ballots de linge pour migrer au 21 de la rue du Temple... Quelques mètres à parcourir et une rue à traverser dans ce quartier paisible de commerçants et d'artisans où nulle voiture, sauf celles menées par les chevaux, ne menaçait les jeux des enfants qui étaient les rois du quartier.

Chaque gosse avait alors ses entrées dans les boutiques ou les ateliers voisins, préférant celui-ci ou celle-là, selon son histoire familiale et ses affinités électives. Ainsi, Maurice aimait bien la mère Séjourné qui le laissait vagabonder entre les caques de sardines fumées ou de morue salée. Sous les comptoirs de l'épicière abondaient les trésors : ficelles, cartons, étiquettes... Mais elle savait aussi entretenir cette affection réciproque par un petit geste sucré consistant à glisser dans la main du bambin un cornet de papier journal garni de quelques bonbons « petits pois ». Quel bonheur de les recracher dans la main pour observer le changement des couleurs !

Quand son frère Coco préférait le père Chauvet, le charpentier d'en face, Maurice passait des heures chez le voisin menuisier, Francis Coquet. Celui-ci était affecté d'un terrible bégaiement qui faisait la joie de l'auditoire car cela ne le retenait pas de lancer blagues et bons mots. C'est ainsi par exemple qu'il présentait son compagnon d'atelier, le père Guillet : « C'est... C'est moi l' pa... pa... pa... tron, mais c'est... c'est Gui... Gui... Guillet qui... qui... commande » ! De fait, Guillet commandait, avec sa paire de lorgnon en équilibre sur le nez, au plus grand étonnement du gamin qui venait régulièrement dans ses jambes faire provision de sciure et de copeaux.

Il redoutait la grosse voix et les rustiques moustaches du mécanicien Alexandre Moriceau, mais combien de visites à la mère Moissard, petite couturière gaie comme un pinson, poussant la chansonnette tout en s'acharnant à l'ouvrage. Elle n'eut de cesse d'apprendre à Maurice l'art de la tyrolienne, ignorant alors que ce talent ferait la renommée du chanteur dans les fêtes et les mariages pendant des dizaines d'années. Son fils Edmond était manchot, ce qui ne l'empêchait pas de confectionner dans son hangar, près de la cure, une boisson bien mystérieuse, un breuvage sucré et plein de petites bulles qui vous piquaient délicieusement le nez et les yeux, et qu'on appelait de la limonade.

Quant à Madame Loirat, la chapelière, elle semblait sévère et peu souriante, mais elle tolérait pourtant les incursions du très observateur Maurice. C'était une grande femme toujours tirée à quatre épingles, avec un volumineux chignon, très haut perché. À peine avait-elle coiffé une cliente d'un chapeau qu'elle reculait de trois pas, inclinait légèrement la tête en posant sa main sur son cou, et assurait sobrement : « Vous êtes chic, Madame. Très chic » ! Et à chaque cliente, la même formule !

Une petite visite quotidienne dans la boutique de Céline Charriau-Beilvert s'imposait. L'échoppe de cette cousine était presque une seconde maison pour Maurice, car sa propre mère, orpheline à 3 ans, y avait été élevée par son oncle François. Le gamin entrait par la porte de derrière, donnant sur la venelle Saint Julien, et ressortait par la grande porte du magasin après avoir quêté bisous et bonbons. L'atelier de couture de la cousine Victorine n'avait pas, lui, les honneurs de sa visite : trop grand et trop peuplé d'ouvrières au verbe trop haut et à la moustache trop raide.

La rue s’anima parfois d’événements exceptionnels, comme les cortèges d’enterrement, de mariage ou de Fête-Dieu... Ce jour-là, c’était un enterrement. Le cheval avançait caparaçonné de noir devant le corbillard, suivi de la famille et de la foule des amis endimanchés et parlant à voix basse. Derrière la vitrine du magasin, Maurice et son frère Coco entouraient leur mère qui s’étonna bientôt des regards réjouis et presque sacrilèges de la petite foule se détournant vers sa vitrine en se poussant du coude et gloussant à moitié. La maman finit par comprendre l’objet du trouble et attrapa vivement Coco qu’elle entraîna vers l’arrière... Le bambin revêtu d’un unique boléro lui couvrant à peine le nombril assistait placidement au défilé, tenant d’une main sa petite quequette et de l’autre suçant son pouce.

Le passage des chevaux s’accompagnait du ramassage rituel du crottin pour les géraniums, et c’était à qui se précipiterait le premier, pelle et balayette à la main. On sortait sur le pas de la porte pour voir passer la carriole du boulanger Roland. Combien de fois avait-il levé le coude au cours de sa tournée de pain ? Le bonhomme somnolait sur son banc tandis que le cheval retrouvait seul la route de La Sicaudais. C’est au cours des années 20 que la modernité pointa pourtant son nez sous la forme d’une impressionnante machine à goudronner qui allait priver définitivement enfants et moineaux de cette poussière et de ces ornières qui faisaient le charme des rues, avant comme après la pluie. « La goudronneuse à vapeur ! La goudronneuse à vapeur » ! criaient les gamins émerveillés en suivant de trop près l’équipe de cantonniers. Après l’euphorie des fumerolles chaudes dans l’enivrante odeur de goudron, il fallut se résoudre à la correction maternelle et au décapage à la motte de beurre. Hippolyte Séguineau avait fait poser les premières limitations de vitesse... 12 kilomètres heure¹ ! Le premier accident ne se fit pourtant pas attendre. Maurice en fut le témoin terrorisé : sa sœur Yvonne traversant la rue sans regarder avait été renversée par la voiture d’un représentant de commerce déjà trop pressé. À la vue d’une large plaie à la tête, il l’avait d’abord crue morte, mais on la sauva.

Les drames prenaient parfois l’allure de la sottie médiévale, comme en ce jour où se noya le voisin Raoul... À la mort de ses parents cafetiers, Raoul avait repris l’affaire avec sa femme. De peintre qu’il était, il devint cafetier-cordonnier, mais tout alla de travers, ménage et métier. Sa femme ou un client le cherchaient à l’atelier ? On le trouvait à la cave ! Un jour de soif et de rififi, poussant un grand cri, il se jeta dans son puits. Son voisin Francis Coquet alerté par ses appels, se pencha sur la margelle et promit son aide. Pendant ce temps, la femme du désespéré, aussi grande et forte que son mari était malingre et chérif, courut chez Albert Landry, son voisin, puis chez Alexandre Moriceau : « Monsieur Landry ! Monsieur Moriceau... Un grand malheur ! Raoul vient de se jeter dans le puits. »

Albert Landry n’écoulant que son courage, empoigna la chaîne et enjamba la margelle : « Tiens bon, Raoul ! J’arrive » ! Il eut tôt fait de rejoindre le désespéré qui confessa entre deux hoquets : « T’en fais pas. J’ai fait exprès pour emmerder ma femme » ! Albert commença par lui flanquer une beigne avant de lui faire boire la tasse pour de bon, puis de le brûler au crochet à seau. « Oh Hisse » ! cria-t-il à ses compères qui tiraient déjà sur la chaîne. Dès que le noyé pointa son nez à la lumière, Alexandre l’engueula à son tour, laissant filer la poulie pour un nouveau bouillon rédempteur. Et ainsi trois fois de suite. Ayant épuisé leur stock de « Fumier » ! et de « Sacré salaud » ! les bons samaritains firent rouler le naufragé par-dessus la margelle. Maurice se souvient du désastreux épilogue... Alors que Francis, Albert et Alexandre encadraient le noyé et se dirigeaient vers la cave pour arroser le sauvetage, on avait vu la femme de Raoul se précipiter comme une furie pour estourbir son homme d’un magistral coup de casserole.

Après les années d’innocence et d’insouciance où tout devenait jeu, cachette ou trésor, et où, dans la minute, on passait du rire aux larmes, vinrent celles des interdits et des apprentissages. Dès l’âge de raison, c’est-à-dire sept ans révolus et la première communion consommée, toute une société d’adultes qui jusqu’ici vous cajolait ou vous houspillait sans plus de conséquences, commençait à vous prendre en main. Et la rigueur des éducations familiales était alors grandement étayée par les multiples garde-fous mis en place par l’école, et plus encore par les clergés locaux.

C’est ainsi que les années passant, Maurice fut en âge de servir la messe. Grande école de sérieux et de théâtralité et observatoire privilégié de l’envers du décor. Ce matin-là, le curé Sautejeau était en retard. Pour avancer les choses, Maurice avait décidé de préparer la vaisselle sacrée. Il savait, bien sûr, qu’il était interdit d’y porter la main, aussi il sortit son grand mouchoir à carreau pour saisir calice et patène, avant de recouvrir

¹ Plus tard, en 1935, le même maire relèverait les vitesses autorisées à 40 kilomètres heure pour les voitures et 30 pour les camions.

le tout du linge sacré. Malheur à lui ! Par inadvertance, il avait frôlé le calice. Aussitôt, il se sentit en état de péché mortel. Ce que ne manqua pas de remarquer le curé :

- Qui a fait ça ?
- C'est moi, Monsieur le curé. Je croyais bien faire, mais j'ai touché le calice sans le faire exprès.
- Sacrilège ! Sacrilège ! Hurla le curé.

Après le curé, le vicaire. L'abbé Forgeau était un grand bel homme, ordinairement doux et calme, se contentant des attributs ordinaires de sa charge : la célébration des offices et des cultes, le respect scrupuleux des rites accompagnant le calendrier liturgique, ainsi que les grandes étapes de la vie et de la mort de ses paroissiens. La bonne tenue morale des enfants du patro lui importait aussi au plus haut point et toute contravention l'entraînait facilement sur les sentiers de la colère. Comme en atteste le récit de cette sulfureuse partie de pêche aux grenouilles... À la belle saison, quand il n'y avait pas de patronage, la petite bande des frères Landry se donnait rendez-vous sur les bords de l'étang d'Henri Séjourné, près du jardin de la cure. On y pataugeait à la recherche de tritons et têtards, et on y pêchait anguilles et grenouilles. En ce jour de grand soleil, la pêche s'annonçait bonne. Pour s'avancer au plus loin sans salir les petites culottes, voilà nos baigneurs tombant les bretelles, et en un tournemain se retrouvant les fesses à l'air. Comment imaginer les terribles suites de cette innocente partie de campagne ? Le lendemain, on vit l'abbé Forgeau s'encadrer dans l'entrée de la classe pour appeler chacun des membres de la petite bande :

- Suivez-moi dans le bureau du directeur !

Ce qu'ils firent sans inquiétude, pensant qu'on allait leur confier une corvée de jardinage ou autre mission de confiance.

- Qu'avez-vous fait hier après-midi ?
- La pêche aux grenouilles, répondirent-ils d'une seule voix.
- Et qu'avez-vous fait pendant la pêche ?
- Rien. Monsieur l'abbé.
- Vous n'auriez pas retiré votre petite culotte ?

Ils restèrent cois pendant que le rouge leur montait au front. Déjà, roulait le tir de batterie contre le diable et ses tentations, et ce n'est qu'in extremis que le prêtre consentit à les retenir d'une chute vertigineuse aux enfers :

- Demain, tous à confesse pour confesser vos péchés et expier votre faute.

Mais la chance ne souriait pas toujours... Un autre matin où notre Maurice servait la messe de l'abbé Forgeau, le voilà éclatant de rire à une pitrerie du second enfant de chœur.

- Vous n'avez pas honte de rire pendant la messe ? explosa l'abbé qui, sans pitié pour leur mine déconfite, fit aussitôt tomber la foudre :

- Pour votre punition... Vous irez en enfer !

Comment tenir sa partie après une telle condamnation ! Les deux gamins tétanisés ne virent pas venir l'offertoire et leur cloche resta muette. Le prêtre se tourna alors vers eux :

- Mais que faites-vous, malheureux ? Il faut tinter la cloche !

Les deux enfants retrouvèrent leur courage pour lancer d'un même souffle :

- On veut pas aller en enfer !

Soudainement conciliant, l'abbé calma leur terreur :

- Bon ! Va pour cette fois ! Vous n'irez pas en enfer !

Soulagés d'échapper à la damnation éternelle, les deux enfants se mirent à agiter frénétiquement leur clochette.

Reste encore le souvenir cuisant de cette retraite préluant à la communion solennelle de Maurice, en 1934... On est dans l'église de Saint-Père-en-Retz où va se clore une semaine de prières et de dévotions, ponctuée de chapelets, de bonnes résolutions et de récitation du catéchisme. Au mot près. Pour son bonheur... et son malheur, Maurice n'a pas en tête ce jour-là, que la liste des péchés capitaux et des commandements de Dieu ; il y garde aussi de douces pensées pour Marthe, future communiant comme lui. On est en pleine

répétition générale. Le prêtre se dirige vers le chœur, tournant le dos à sa troupe. Marthe se penche, Maurice se penche... Deux sourires d'angelots viennent de voleter à travers la grande allée. On s'enhardit. Le gamin sort un papier de sa poche, le roule en boule et l'envoie vers sa dulcinée. Déjà le vicaire a fondu sur l'objet du délit et le déroule fébrilement : « Marthe, je t'aime. Maurice. » De bien sincères sentiments griffonnés d'une écriture maladroite. La colère du prêtre explose. Il foudroie l'enfant d'une terrible menace : « Petit malheureux. Comment peux-tu penser à des choses pareilles ? Songe plutôt au repos de ton âme. » Somme toute, une colère bien modérée qui le préservait en tout cas du feu éternel...

Le rigorisme moral était implacable et envahissait tous les interstices de la vie. Combien de fois fallait-il entendre cette injonction ? « Surtout, ne touchez pas aux parties honteuses de votre corps » ! Le jour même de sa communion, le pauvre Maurice s'était senti envahi de honte et de remords, persuadé de s'être mis une fois de plus en contravention grave avec la loi divine. Pour se rapapilloter avec le bon Dieu, il entreprit en descendant la grande allée de répéter cinquante fois cette formule de contrition : « Mon Dieu, pardonnez-moi car je suis en état de péché mortel » !

Mais comment mettre de l'ordre dans le catalogue toujours plus long des bonnes et mauvaises actions quand on voyait le curé interrompre sa messe de 7 heures pour confier cette discrète mission de sauvetage gastronomique à son enfant de chœur...

- Maurice, cours bien vite à la cure et dis à Jeanne – la bonne – qu'elle cache le saucisson car l'abbé Orioux – le vicaire – va le manger.

- Bien, Monsieur le curé, obtempéra Maurice qui partit comme une flèche en retroussant sa soutanelle.

- Mademoiselle Jeanne ! Vite ! Il faut cacher le saucisson pour que l'abbé ne le mange pas.

C'est alors qu'apparut l'abbé Orioux tenant le dernier morceau de saucisson qu'il avala d'un trait.

- Tu diras à Monsieur le curé qu'il était bien bon.

L'émissaire regagna son service la mine basse :

- L'abbé Orioux a mangé tout le saucisson.

- Tu n'es qu'un sot, répondit le curé. Il fallait courir plus vite.

Et notre enfant de chœur de s'interroger sur cet étrange écart entre la dureté de la règle et les faiblesses trop fréquentes de leurs prescripteurs.

Un autre matin, le même homme interrompait brusquement son office pour se tourner vers son servent, et l'assistance recueillie avait pu surprendre cette commande fort peu liturgique :

- Va dire à Jeanne qu'elle achète un crabe au marché.

Voilà notre estafette volant déjà vers la porte de la sacristie, lorsque la grosse voix du curé le stoppa net :

- Deux crabes ! Deux !

Cet échange ne fit pas scandale. L'assistance connaissait son curé et savait qu'il aimait son ventre. L'office reprit donc en toute quiétude.

Outre les interdits concernant la morale individuelle, il y en avait aussi déterminant les relations avec le camp d'en face, c'est-à-dire celui des républicains, autrement dit des sans Dieux. Pierre Fleury², maire du Clion depuis 1925, avait osé se présenter contre le marquis de Juigné. C'était un républicain, proche d'André Morice, ancré dans la vie politique et syndicale de son canton de Pornic devenu un bastion radical-socialiste encerclé par des cantons royalistes. Le marquis Jacques de Juigné ne se connaissait pas d'adversaire sérieux aux élections législatives et il ne ferait qu'une bouchée de ce républicain. Pourtant lorsqu'on vit les suppôts de Pierre Fleury courir la circonscription en laissant derrière eux libelles et affiches, les frères des écoles chrétiennes ordonnèrent à leurs élèves les plus débrouillards de récupérer rapidement cette propagande et de la

² Pierre Fleury, né en 1876, paysan aisé du Clion-sur-Mer, réélu de 1925 jusqu'aux années d'après-guerre, fut aussi élu au Conseil Général en 1934. Il présida le Comité local de Libération en 1945. Exception en pays de Retz, le canton de Pornic (avec les communes côtières de La Plaine-sur-Mer, Sainte-Marie, Pornic, Les Moutiers, La Bernerie, Le Clion) était alors acquis aux idées du radical-socialiste André Morice.

remplacer par celle du marquis. On organisa une tournée quasi militaire derrière une voiture à bras où on entassait les mauvaises affiches que l'on venait d'arracher et où on l'on transportait les bonnes, collées aussitôt à tour de bras. Mission couronnée de succès qui se termina par un autodafé dans la cour de l'école Saint-Roch. En présence du curé Sautejeau, maître d'œuvre de l'opération, les gamins dansaient autour du feu en y précipitant les affiches maudites et en criant : « Le diable brûle ! Le diable brûle » !

Malgré l'influence largement dominante des élites cléricales et nobiliaires, elles-mêmes gagnées aux idéaux de l'Action française, la petite commune rurale de Saint-Père-en-Retz abritait aussi quelques républicains tenant de la laïcité et refusant de baisser le front aussi bien devant la soutane que devant la particule, ainsi le père Landry, lui-même, ou Léon Yvrenogeu, le couvreur. C'est ainsi que Maurice se remémore cette anecdote remontant à l'année 1938, où l'on découvrira que la guerre civile peut aussi se parer des atours de la farce. Il avait alors une quinzaine d'années et chaque samedi soir, après sa semaine d'apprenti maçon, il donnait un coup de main à la veuve Boistier qui tenait salon de coiffure au fond de son café. Il s'agissait de raser les dix à quinze ouvriers ou artisans qui s'offraient ainsi la toilette de la semaine, du moins jusqu'à la limite du col de chemise. Maurice gagnait ses cinq francs en préparant les ustensiles et en passant la serviette sous le menton avant le « coup de vinaigre »³. Bavards comme des lavandières, on échangeait les potins de la semaine et on causait politique. Le ton finissait parfois par monter, d'autant que l'aide barbier faisait aussi le service de quelques verres de vin rouge aux plus assoiffés.

Ce soir-là, les deux derniers clients étaient Léon Yvrenogeu, le couvreur, et Joseph Patillon, le charron. Le premier, républicain et laïc, le second, « camelot du roi ». Le ton monta entre les deux compères, et la mère Boistier dut prendre mille soin pour éviter l'estafilade. Ils s'attendirent pourtant pour quitter l'échoppe et regagner leurs pénates de concert, tout en continuant à s'écharper verbalement. Maurice, appâté par les suites de la querelle, se débarrassa prestement de son tablier pour leur emboîter le pas vers la place de l'église où ils résidaient tous les deux. Le débat s'envenimait et on entendit subitement le charron hurler à pleine voix : « J'vas t'tuer L éon ! J'vas t'tuer ! » Le couvreur accéléra l'allure pour courir vers son pas de porte, l'autre sur ses talons. C'est alors qu'alertées par les cris, les épouses mirent leur nez à la porte et se précipitèrent pour les séparer. La femme de Léon, grande et énergique, asséna plusieurs coups de balai en paille de riz sur la tête de Joseph qui s'obstinait à répéter : « J'vas t'tuer Léon ! » On entendit alors Florestine, la femme de Joseph, agripper son homme et lui lancer en guise d'apaisement : « D'accord, Joseph. Tu vas l'tuer, mais pas ce soir. Tu l'tueras demain. La soupe est prête. Rentre à la maison ». Tremblant de peur, Léon mit à profit ces quelques secondes de répit pour se précipiter vers son gîte. Le lendemain, la querelle n'était pas vidée mais un cessez-le-feu était intervenu et on les surprit à « baiser une chopine » ensemble chez la mère Boistier.

En ce début des années 30, seulement cinq enfants fréquentaient l' « école du diable ». Leur père était gendarme, douanier, facteur, instituteur... Parmi ces enfants, Louis Évain, un orphelin adopté qu'on surnommait *Coco blanc*. Passant par-dessus les consignes officielles d'ostracisme, Maurice était devenu son copain. Au point même de l'aider à la corvée d'herbe pour ses lapins. Mal lui en prit, car il fut dénoncé à frère Robert qui le lendemain le tança vertement devant la classe, lui marquant même la joue de l'empreinte de ses cinq doigts. À la vue de la joue enflammée de son fils, le père de Maurice prit aussitôt le chemin de l'école où il apostropha le frère frappeur. On en vint aux mains et c'est le frère qui reçut alors une correction. Eugène Charriau, témoin de la scène, tentait bien de réfréner le maçon : « Arrête, Albert. Tu frappes sur un frère ! » Mais pour le vieil agnostique, pas question de toucher à un cheveu de son rejeton. Surtout pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la discipline scolaire.

Malgré l'interminable liste de leurs peccadilles, il arrivait que certains garnements fassent un jour faux bond à leurs condisciples pour prendre le chemin du noviciat ou du petit séminaire. « N'entends-tu pas dans ton cœur l'appel de Dieu ? » Combien de fois Maurice avait-il été appâté par cette phrase rituelle, murmurée aux moments les mieux choisis – retraite de communions, période de Noël ou de Pâques ? Comme des

³ Il s'agissait en fait de vaporiser une solution composée d'un tiers d'eau de Cologne et de deux tiers d'eau.
Extrait de « Echo d'un pays disparu » - Michel Gautier – Geste Editions, 2007

dizaines d'autres enfants, il mordit un jour à l'hameçon : « Je veux être Franciscain » lança-t-il plein de ferveur. Mais cette vocation fut sans lendemain⁴.

Un autre engagement se profilait, avec ses règles et ses contraintes, et sous une fêrule qui ne lui passerait rien. Dès l'âge de 12 ans, il devint apprenti maçon dans l'entreprise paternelle. Le père Jégo, le directeur de l'école avait bien tenté de résister à la décision paternelle :

- Mais Albert ! Laisse-le au moins achever son année. Plus que deux mois avant le certificat !
- Me faut un arpette ! Un de mes gars vient d'se casser une patte !
- Mais, pense à son avenir !
- Justement, son avenir, c'est maçon ! Comme son père. Et j'ai un grand chantier sur les bras.

Comme de juste, l'un des premiers chantiers dans lesquels Maurice se trouva engagé, fut celui de la construction d'une grande salle paroissiale qui allait combler les attentes de la jeunesse locale, et plus largement de toute une communauté rurale qui la soutint de ses forces vives et de ses deniers. Il est aujourd'hui le dernier ouvrier vivant ayant participé à la construction de cette salle Saint Roch, et c'est à travers son témoignage précis et documenté que nous allons en suivre les péripéties.

⁴ On verrait plus tard, au début des années 60, un certain Frère Clair poursuivre ce recrutement pour l'institution lassalienne de Saint Joseph de Pornic ou le petit séminaire de Guérande. Il arrivait en 2 CV d'où il sortait du matériel de jonglage ou de prestidigitation. Après quelques jongleries et quelques tours d'illusionniste, il passait un *Charlot* ou un *Laurel et Hardy*, puis enchaînait avec un film sur Saint Joseph de Pornic, avec force appels à s'engager devant Dieu. Le spectacle terminé, vers 16 h 30, chacun était appelé en aparté par le bon frère qui prenait alors les inscriptions.

Histoire de la salle Saint Roch

Le patronage Saint Roch avait été fondé en 1892, « à destination des hommes, des jeunes gens et des enfants de la ville ». Les parents étaient « instamment priés d’y envoyer régulièrement leurs enfants, le dimanche après vêpres et le jeudi après-midi, et de montrer par là toute leur sympathie pour cette œuvre de préservation et de formation morale ». À partir de 14 ans, c’est la Jeunesse catholique qui prenait le relais. Fondée en 1906, elle comptait parmi ses membres honoraires, le maire de la commune, M. Marion de Procé, du château de la Rouaudière, l’intendant militaire Bohy, du château de l’Estunière, le conseiller de Frémery, du château de la Claie, le capitaine Larivière, du château de la Pinelais, le pharmacien Monnier, le notaire Foulard et le docteur Mouillé. Comme on le voit, un encadrement moral et social laissant peu de place aux excentricités. L’association recrutait des « *membres franchement chrétiens, sachant se montrer catholiques publiquement, ouvertement, sans forfanterie mais sans crainte, non pas seulement le dimanche aux offices, mais partout, dans toutes les circonstances de leur vie* ». La Jeunesse catholique ne formait point des « *orateurs* », mais des jeunes gens « *capables de discuter avec les ennemis de l’Église, capables de soutenir leurs idées et de défendre leurs prêtres bafoués et leur religion attaquée* ».

Quant aux jeunes filles, beaucoup étaient enrôlées dans les *Fleurs de lys*. Arborant souvent un bonnet blanc et un écusson à fleur de lys, elles apprenaient à devenir de « bonnes épouses et de bonnes mères ». Ce mouvement créé par l’ordre vendéen des pères de Chavagnes⁵ se proposait de renforcer les vertus chrétiennes chez celles à qui reviendrait de droit et de nature l’éducation des enfants. Pas question pourtant de leur apporter une véritable culture et de trop vastes connaissances... « Ne leur en apprenez pas trop » ! entendait-on dans la bouche des élites cléricales et nobiliaires qui les encadraient et leur imposaient un rigorisme moral très pesant. C’est ainsi que la pratique du vélo leur était interdite et que des contrevenantes se voyaient refuser l’absolution de leur confesseur.

Pour compléter l’encadrement moral, culturel et sportif de l’enfance et de la jeunesse, Saint-Père-en-Retz disposait de deux bibliothèques paroissiales : une à l’école des filles, ouverte entre la grand messe et les vêpres, un dimanche sur deux ; une à l’école des garçons, ouverte chaque dimanche entre la grand messe et les vêpres. Il fallait bien sûr ajouter les cours de catéchisme, les retraites, la participation aux chorales, aux missions, le service de la messe...

Dès le début du siècle, de petits spectacles édifiants avaient été montés par les patronages successifs dans les locaux de l’école primaire Saint Roch. Mais c’est à l’issue de la guerre de 14 que le dynamique vicaire Tibule Chauvet avait récupéré un baraquement en bois abandonné par le détachement américain stationné à Saint-Viaud. On l’avait installé à gauche de l’entrée du site actuel, où furent ensuite édifiées les classes.

Dès 1921, cette salle avait permis d’accueillir les premières représentations, comme ce drame de la révolution française en 4 actes intitulé *Les Jacobins*. S’y illustraient une quinzaine d’acteurs endossant les costumes du bourgeois, du gentilhomme, de l’officier ou de la marquise. Tous des hommes, car la mixité était alors interdite dans les patronages ; les prêtres ou les séminaristes y tenant leur propre rôle. On joua ensuite *Le Feuillu* en 1928, *Les Chouans*, puis *La biche bleue* en 1934, mystère en deux actes écrit par Hugues Jeannot.

⁵ Ces prêtres appelés aussi « pères de Sainte Marie », étaient des intellectuels, souvent missionnaires aux Antilles, au Canada, en Amérique du Sud ou au Maghreb. Ils assuraient aussi des fonctions d’enseignement, en particulier dans les séminaires.

L'action se passait au XII^e siècle et convoquait treize rôles d'enfants et un rôle de femme, bien sûr tenu par un jeune garçon. La romance du troubadour resterait longtemps dans l'oreille des jeunes acteurs :

*Mon domaine est toute la France,
 Mon lit, l'herbe des prés en fleurs ;
 Le soir, j'écoute la romance
 Que soupire la brise en pleurs...
 Sur mon pourpoint de laine brune
 La nuit pose ses voiles bleus
 Et ma sœur, la rêveuse lune,
 Vient jouer avec mes cheveux.*

Avant le refrain :

*Je suis le petit troubadour
 Et j'ai le cœur rempli d'amour ! bis*

Après que Dame Yolande, Eudes, Benedict, Richard, Mathieu, Thomas, Loys, Brunot, Gontran, Robert, Enguerrand, Bertrand, Adhémar... et un chœur d'anges se soient débattus, affrontés et trahis entre le château d'un chevalier parti en croisade et la forêt de la Table au Roy, la paix reviendrait dans le cœur de Hugues, le gentil damoiseau soumis aux sortilèges de la biche bleue. Comment ne pas être troublé par cet aveu si ambigu lors de la première rencontre entre Hugues et la biche : « *Elle vient à moi, frôle mes jambes, caressante comme un jeune chat, enlaçante comme une vipère ! Elle passe sous mon bras sa tête fine et me lance de ses yeux humides un regard enchanteur, aigu et profond, qui me perce l'âme comme un poignard de feu...* »

Dans un univers de mystère et de sorcellerie, peuplé de jongleurs, de pages, de troubadours, de chasseurs et de paysans, entre le sourire protecteur de la Madone et les griffes acérées du démon, on voyait le fils de Dame Yolande échapper aux sortilèges de la tendre biche devenue monstre dévorateur. Après avoir décoché le trait qui blessait la biche et la transformait en figure terrestre du démon, le jongleur Benedict parvenait à la tuer d'une dernière flèche. Et résonnait alors la dernière action de grâce du petit troubadour :

...
*Sainte Madone aux yeux d'extase,
 Épanchez les divins pardons !
 Que votre blanche main se pose
 Sur le sourire des enfants
 Comme au bord de la frêle rose
 Que voudrait effeuiller le vent.
 Vierge maternelle aux souffrances,
 Inspirez aux pauvres jongleurs
 Les chants qui bercent les absences,
 Les mots qui charment les douleurs
 Et les pleurs.*

On sortait bouleversé de ces représentations. Public et acteurs. Mais l'exiguïté et l'inconfort des lieux limitait la distribution, entravait les jeux de scène, fatiguait les échine... « Il nous faudrait une vraie salle » ! entendait-on de plus en plus souvent. Mais qui prendrait les rênes d'une telle entreprise ? Où construire ? En quoi construire ? Qui paierait la facture ? Il fallut attendre le milieu des années 30 pour trouver les premières réponses. On assista alors à un réveil des énergies de toute une communauté paroissiale. Fallait-il chercher derrière cette effervescence bâtisseuse qui mobilisa Saint-Père-en-Retz autour de sa salle paroissiale, l'écho d'autres bouleversements sociaux autrement déterminants pour le pays qui gagnaient les grandes cités ouvrières au printemps 1936 ?

C'est à travers deux figures de vicaires – celles d'Henri Forgeau, déjà esquissée, et celle de Jules Robart - que l'on percevra déjà les enjeux de modernité pointant sous ce projet fou. Avec Henri Forgeau, personne n'était vraiment malheureux, mais depuis son arrivée en 1924, le patronage ronronnait. Il déléguait une bonne partie de son rôle d'animateur à Melle Mélanie, coiffée de son éternel chapeau à cloche et serrée dans son inusable manteau noir. Mélanie Égron quittait chaque matin sa rue Gloriette pour gagner l'église où elle rangeait la sacristie, préparait les autels, réapprovisionnait les tabernacles, balayait les sols, regarnissait les vases et époussetait les statues. Toute dévouée à sa paroisse et à ses prêtres, on lui confiait aussi des missions d'animation ou plus simplement de surveillance des enfants du patro.

Par mauvais temps, la ruche se réfugiait dans la petite salle, à droite de l'entrée, où Mélanie extrayait des placards les jeux de l'oie, les damiers, les jeux de cartes et les gros livres illustrés. Les plus agités calmaient leurs ardeurs en lançant le palet dans la gueule grande ouverte d'une énorme grenouille en fonte, peinte en vert. Le dimanche après vêpres, l'abbé Forgeau installait le projecteur dans la petite salle à gauche de l'entrée, longeant le préau après la classe des frères. Il passait alors des films muets qui captivaient la marmaille : *Les trois mousquetaires*, *Michel Strogoff*, *Surcouf*... Autant de héros inconnus se battant comme des diables et courant mille dangers ; mais aussi *Charlot*, *Rintintin* ou *Les deux orphelines*. Quel délice de déchiffrer les cartons rappelant les grandes étapes de l'aventure. La séance terminée, le prêtre rendait son public à Melle Mélanie qui surveillait alors un jeu de ballons pendant que les plus casse-cous s'adonnaient au « Pas de géant », un jeu digne des exploits de Tarzan. Un solide poteau d'au moins quatre mètres de haut avait été scellé dans le sol. En tête de mat, une fiche en fer ancrée dans le cœur du bois et servant de pivot, coiffée d'un X en fer forgé ; aux quatre extrémités de l'X, un crochet muni d'un anneau, et, pendue à chaque anneau, une corde descendant à cinquante centimètres du sol se terminant par une boucle matelassée. On enfilait sa jambe jusqu'à la cuisse dans cette boucle, avant de lancer le manège en prenant appui sur l'autre jambe pour s'élever dans les airs en tournoyant.

À la belle saison et pendant les grandes vacances, l'abbé Forgeau recrutait les séminaristes de la paroisse pour encadrer les enfants dans de grandes expéditions campagnardes. C'est sous la houlette des futurs abbés Louis Guérin, Joseph Leduc, dit Bibi Lolo, Joseph Durand, Auguste Bézas, Louis Évain ou Gaby Leduc que se déployaient alors grands jeux et petites guerres. « Vous, brassards blancs ! Vous, brassards rouges ! Combat à volonté » ! Maurice Landry connut ce jour-là la trouille de sa vie lorsque Roger Chiffolleau, dit *le Guerrier*, fondit sur lui armé d'une épée à la pointe peinte en rouge.

« Les enfants ! Préparez-vous. Demain, nous allons au château du Quarteron » ! Chaque fois que l'abbé Forgeau lançait cette annonce, les visages s'éclairaient. Le cérémonial du château était attendu : le petit groupe soigneusement rangé au pied du perron, les séminaristes veillant au grain, et à l'arrière, observant la scène d'un œil gourmand et attendri, le curé Sautejeau et l'abbé Forgeau. Chaque enfant montait les marches à son tour, faisait sa petite courbette à la marquise de Tinguy et lançait de sa voix flûtée : « Bonjour Madame la marquise ». On voyait alors une grande dame toute vêtue de blanc remettre une galette Saint-Michel dans la main droite de l'enfant qui répondait : « Merci, Madame la marquise » ! Avant de tendre la main gauche pour une deuxième galette et de réitérer : « Merci, Madame la marquise » ! Une fois cette généreuse distribution achevée, les deux prêtres rejoignaient la châtelaine qui les précédait vers le salon où les attendait un bon repas, tandis que les enfants s'égayaient vers leurs grands jeux dans les bois. Si le temps était de la partie, ils pourraient même patauger dans l'étang.

C'est finalement avec le départ d'Henri Forgeau que Maurice rompit avec l'insouciance de l'enfance. « Je m'en vais », leur dit Forgeau. « Voici mon remplaçant, il s'appelle Jules Robart ». Maurice y alla de sa petite larme et remarqua aussitôt la rudesse du nouveau premier vicaire. « C'était un grand homme sec et rugueux. Quand il ouvrait la bouche, sa mâchoire supérieure prenait le dessus et on pouvait voir ses deux dents

en or. Nouveux comme un cep de vigne, il cachait bien sa bonté, mais trois ou quatre messes plus tard, il avait conquis nos âmes d'enfants de chœur » !

Autant l'abbé Forgeau s'était coulé facilement dans les rouages traditionnels de la vie paroissiale, autant Robart montra rapidement qu'il était animé d'autres ambitions. En quelques mois, dès son arrivée en 1934, il prit en main le patro, relança la clique et la chorale, regonfla les ambitions sportives de la Saint-Pierre de Retz, et, pour achever de prendre son curé à rebrousse-pois, fonda une section de la JAC. Il était natif de Bourgneuf-en-Retz et dès qu'avait été connue son origine du marais breton, un paroissien charitable l'avait affublé du surnom de *Pimpeneau*⁶. Il en avait bien l'inépuisable résistance et la faculté de remonter les courants contraires.

C'est à l'hiver 34-35 que l'effervescence autour du projet de salle paroissiale remonta à la surface. Robart était vite devenu l'animateur infatigable de la troupe de théâtre. À la fin de chaque répétition souvent ponctué des coups de gueule homériques du metteur en scène, l'un des acteurs, Louis Brouteau, Joseph Patillon ou Marcel Averty, lançait une dernière réplique attendue de toute la troupe : « L'abbé, avez-vous quelque chose sur le cœur ? » Robart réagissait alors au quart de tour et les bouteilles sortaient comme par magie de derrière les rideaux. On se quittait avec la blague ou la chanson à la bouche et jurant que c'était bien beau de préparer un spectacle mais encore faudrait-il pouvoir accueillir dignement les spectateurs !

Robart sentit vite que le projet aurait l'assentiment de la communauté paroissiale et de ses édiles. Quant aux artisans, ils étaient prêts à déployer leurs équipes. Resterait à lancer sur les routes les volontaires des campagnes avec leurs attelages de tombereaux. Mais encore fallait-il convertir d'abord son propre curé !

- Avez-vous l'argent, Robart ? lui demanda Félix Sautejeau.

- Non, monsieur le curé. Mais je le trouverai.

- Alors, vous êtes fou !

Cette dernière réplique constitua pour Robart un puissant encouragement. Il s'agissait de démontrer que non seulement il n'était pas fou mais que le fruit était mûr. Un signe ne trompait pas : les quêtes réalisées au cours des dernières représentations théâtrales se faisaient de plus en plus généreuses. Jules Robart était doté d'un caractère bien trempé et d'une énergie débordante. La mise en place de ce projet et sa réalisation en un temps record allaient révéler des qualités de meneur d'hommes et d'organisateur dépassant largement celles attendues d'un simple vicaire d'une petite commune rurale. Dans les années 30, la fête, comme les rites religieux ou les travaux des jours, s'épanouissaient encore largement dans un cadre collectif où chaque homme, chaque famille ou chaque village pouvait apporter sa contribution, voire, au sens propre du mot, « sa pierre à l'édifice ». Et Robart comptait bien s'appuyer sur l'émulation et l'énergie inépuisable naissant de ces circonstances.

Plusieurs fois déjà, Maurice avait surpris des conciliabules entre Jules Robart et son père.

- On pourrait raser la petite salle et en construire une plus grande, disait Robart.

- Non. Trop près des classes. Terrain trop étroit, répondait Landry.

Un premier plan et un premier devis furent proposés au printemps 1935. Quelques mètres cube de pierre arrivèrent, mais plan et devis furent finalement abandonnés et on se contenta de transporter à la main les pierres contre le mur sud de la cour du patro. C'est Robart qui proposa de tout revoir en grand. Plutôt que de ravauder, on édifierait une vraie salle, une grande bâtisse qui serait implantée bien au large, en plein milieu du grand pré libre de toute construction, face à l'entrée de la vieille école Saint-Roch.

- C'est bien beau, l'abbé, mais il nous faudra de la pierre. Beaucoup de pierre. Et beaucoup de sable. Où les prendra-t-on ? Et qui va payer ? objecta Albert Landry.

- Pour la pierre, j'ai mon idée, rétorqua Robart.

Le salut vint de Melle Padioleau, ancienne institutrice de l'école privée, résidant place de l'église. Elle possédait à la Masserie une carrière quasiment à l'abandon où le père Bichon, vieux carrier en retraite, ne tarda pas à remettre en marche l'extraction, pour accumuler rapidement des dizaines de mètres cubes de pierre en attente d'enlèvement. Quant au sable, on taperait dans la butte de la Hurline où d'antiques marées océanes avaient abandonné en se retirant, un beau sable rouge, lessivé de son sel depuis longtemps, idéal pour la construction.

⁶ On désigne du nom de « pimpeneau » les jeunes anguilles à ventre doré.

Extrait de « Echo d'un pays disparu » - Michel Gautier – Geste Editions, 2007

C'est au cours de l'hiver 35-36 que les plans définitifs furent établis avant d'être présentés dans le bulletin paroissial de mars 1936. Aimé Bigeard établit plusieurs copies des plans détaillés pour communication aux entrepreneurs. On hésita un peu sur le choix des artisans. Le principe retenu fut celui de faire travailler les ouvriers de Saint-Père-en-Retz. La construction du gros-œuvre, fondations et murs, fut attribuée solidairement aux deux Albert, les maçons Albert Landry et Albert Renaudin, au prix de 72,50 fr. le m³, avec la fourniture de deux sacs de chaux grasse par m³. Le patronage fournissant le reste, pierre et sable.

L'abbé parcourut alors bourg et campagnes, juché sur son grand vélo, barrette sur la tête, pompon flottant au vent. En quelques jours, il collecta l'argent nécessaire au creusement des fouilles et au comblement des fondations. Pour la suite, il faudrait un emprunt. Les fondations furent creusées dès février 1936, et début mars, Robart put monter en chaire pour lancer l'alerte générale : « Mes bien chers frères, le grand jour est arrivé. Nous pouvons commencer. Je compte sur vous pour le transport des matériaux ». Trois jours plus tard, on vit 40, 50, 60 attelages à chevaux et à bœufs formant une interminable file montante et descendante entre la carrière et le chantier, chacun déchargeant le précieux contenu de son tombereau tout au long de la tranchée de ceinture. La maçonnerie allait sortir de terre avec les premières primevères.

L'abbé Robart passa prévenir Albert Landry : « Demain à neuf heures, pose de la première pierre et bénédiction. Préviens tes deux gars, c'est eux qui la poseront ». Le père Landry relayait aussitôt l'information : « Maurice ! Coco ! Demain, debout au chant du coq » ! Les deux gamins ne comprirent pas l'enjeu immédiatement et soupirèrent à la pensée de cette nouvelle corvée qui allait s'abattre sur leurs épaules d'arpettes à peine sortis de l'école. C'est la maman qui leur mit les points sur les I : « Mes enfants, vous rendez-vous compte de l'honneur qu'on vous fait ? Vous allez poser la première pierre de la salle paroissiale ! C'est une grâce du Bon Dieu ! »

Lorsque pointa le jour, les deux gamins gagnèrent le chantier où les attendaient déjà une dizaine de compagnons achevant de nettoyer la fouille. Cinq gars à Landry, cinq à Renaudin. À l'heure dite, on vit arriver Robart, grand échalas se déhanchant sur son robuste vélo. Il décrocha du guidon le seau d'eau bénite avec son goupillon, puis déclara : « Allez, les gars. On la pose, cette pierre » ? Maurice et Coco étaient plongés dans un grand embarras. Il s'agissait de descendre dans la tranchée non pas une mais deux énormes pierres d'angle dépassant largement les possibilités de leurs frêles épaules. Ils regardèrent leur père, espérant une aide. Mais le bonhomme ne se laissa pas attendrir et lança : « Allez les arêtes, à vous de jouer » ! Heureusement, l'abbé Robart qui avait vite jugé de la situation, vola au secours de ses deux enfants de chœur. Quelques pelletées de mortier et le voilà sautant dans la tranchée pour aider les deux gamins à descendre les pierres et à les planter. Pousse et tire, deux ou trois coups de massette. « C'est de niveau » ! Il s'empara alors du seau et du goupillon et aspergea à grands coups dans tous les azimuts. Sur les pierres, sur les compagnons et sur les arêtes. Les ouvriers, casquette basse, ne bronchaient pas, ni même Albert Landry, pourtant peu amateur de bénédiction. Quant aux deux gamins ruisselant d'eau bénite, ils goûtaient ces instants de gloire comme s'ils venaient de jeter les fondations de Saint Pierre de Rome.

Robart retourna au porte-bagages où il empoigna un panier de bouteilles qu'il posa au bord de la tranchée. « Bon courage et bonne journée à tous » ! lança-t-il en raccrochant le seau d'eau bénite au guidon. Puis on vit le grand oiseau noir reprendre son envol sur son énorme biclou. Mais pour le père Landry, la distraction avait assez duré. Il venait d'extraire de son gousset la grosse montre d'acier ramenée des tranchées de Verdun et jura bruyamment, comme pour conjurer les effets émoullissants de l'eau bénite : « Bon Diou de Bon Diou, un quart d'heure de foutu. Sortez-moi de là-dedans et tout le monde au boulot. On boira un coup plus tard » !

Le défilé des tombereaux de pierres et de sable devint alors ininterrompu. Maurice et Coco roulant inlassablement les brouettes pour ravitailler les ouvriers en chaux et en pierre, ils virent au fil des jours sortir de terre les lignes de pierres réglées au cordeau, barrant peu à peu les horizons de haies et les cordes à linge

des borderies voisines. Les choses commencèrent à se gêner lorsque fut dépassée la ligne des deux mètres. Plus question de porter la pierre à la main sur les échafaudages ni de jeter le mortier dans les auges. Il fallut se caler dans les échelles, dos au barreau et se passer les pierres une par une pour les déposer sur l'échafaudage. Pour le mortier, on recourait au « cossard », sorte d'auge triangulaire en tôle vissée sur deux montants en bois et juché sur un trépied. On y déposait 30 à 40 kilos de mortier que l'on faisait progresser sur l'échelle, barreau par barreau. Corvées de bagnard pour de si jeunes apprentis ripant sur leurs sabots et les os rompus par des charges si lourdes. Mais l'époque n'était pas à la plainte et seul l'abbé Robart consentait à donner un coup de main aux deux enfants lorsqu'il passait en coup de vent pour faire le point avec les chefs d'équipe.

Quand on atteignit des hauteurs plus élevées, Albert Landry consentit à installer une poulie. Plus rapide que le « cossard » mais encore plus fatigante pour les deux gamins qui ne faisaient pas vraiment le poids pour hisser ces 30 kilos de mortier dans un seau ferré pesant lui-même ses 8 kilos. Jamais les deux maçons ne s'étaient frottés jusqu'alors à un chantier d'une telle ampleur. Combien encore de mètres cubes de pierres et de mortier à hisser là-haut ? Albert Landry consentit à l'achat d'une poulie à cliquet. Du Moyen-Âge, on passa à la modernité. On se battit alors pour tirer sur la corde et, sourire au lèvres, reprendre son souffle en regardant se balancer le seau, avant de lui faire achever sa course jusqu'à la main calleuse du compagnon qui le viderait dans l'auge.

Jusqu'à l'automne 1936, après une courte pause d'été pour l'organisation de la kermesse, ce furent trois cent tombereaux de pierres et autant de sable qui furent déchargés sur le chantier et transformés en belle muraille. Robart s'efforçait d'être présent à la réception de chaque convoi pour tourner la clé dans la barrique et payer un coup aux rouliers et aux cultivateurs accompagnant leur charroi. Quand le prêtre était appelé à de plus hautes missions, c'était le père Joseph Riantec qui assurait l'interim, aidé de Maurice et Coco. Chaque semaine, un nouvel appel était lancé par le bulletin paroissial : « Il faudrait pour cette semaine 21 tombereaux... Pour une autre, 80 ! » Combien de familles et combien de villages mirent le cap sur la carrière de la Masserie pour prendre rang dans la liste des généreux pourvoyeurs. En vrac, citons ceux de la Masserie bien sûr, mais aussi de la Marlomière ou de l'Ennerie, des Biais, de Malnoue... Ceux des Granges, de la Blottière, de la Garnière, de la Nicolière, du Pont Caillaud, de la Hardière, de la Carrée du nord et de la Morinière, de la Robinière, de l'Estunière, de la Giraudière, de la Rouaudière, du Marais Gautier, du Landreau, des Ouisseries, de la Gruais, du Moulin Neuf... Mais encore de Hucheloup, de la Pacauderie et de toute la route du marais, dite « la route à nous ». On vint même de la Jarrie, de la Hyais, du Cerny, mais aussi de la Missaudais, de la Corbinais, du Bois Rouaud, de la Gallégrais, des Bouillons et même de l'Aiguillon ! Une véritable croisade.

Au risque de s'en fatiguer, dans les caves et les cafés, à la sortie des messes ou des vêpres, on ne parlait plus que de « la salle ». Chaque dimanche, les villageois se pressaient au pied des murs et chacun y allait de son commentaire. « Ah ! C'est pas près de tomber ! »... « Ça avance, mais pour la pierre, on est loin du compte ! » Après l'interruption de la kermesse de juillet, le chantier reprit avec encore plus d'ardeur. « Dans deux ans, votre salle ne sera pas terminée », ironisaient les esprits forts ! Ou : « Si vous ne couvrez pas avant l'hiver, vous êtes flambés » !

Une étape technique de la plus haute importance mobilisa toutes les énergies : le coulage du linteau qui dominerait l'ouverture de la scène. Il fallait d'abord coffrer. On fit venir par le train de grosses planches de sapin achetées chez Hilaust et Gutzeit à Paimbœuf. On les mesura et les traça avant de les scier en long et en large à l'aide de deux grosses égoïnes. Dès que l'une commençait à gripper, on envoyait un apprenti la faire affûter et avoyer chez le charpentier Jean-Marie Chauvet. Comment soutenir cet impressionnant coffrage qui ne devait pas faiblir d'un pouce ? Aucun étau métallique sur ce chantier mais de simples perches de châtaignier calées au millimètre par de petites cales biseautées.

Puisqu'il fallait innover pour mener à bien ce chantier hors normes, Albert Landry fit aussi l'acquisition d'une forge portative reposant sur quatre pieds et actionnée par un soufflet à main. On y faisait rougir à la cerise les grosses armatures de fer rond que l'on posait ensuite sur l'enclume pour les couder en

crosse à chaque extrémité. Coffrage et ferrailage réglés au petit poil, on allait voir ce qu'on allait voir. « Demain, on coule ! » s'écrièrent les deux Albert.

Une poulie à cliquet, une forge portative, pourquoi pas une pompe, prolongée d'une volée de tuyaux pour approvisionner un chantier aussi exigeant en eau ? Mais personne n'en ressentait vraiment la nécessité tant que les deux arpètes ne s'écroulaient pas à la tâche. Chaque soir, les deux gamins devaient remplir leurs seaux à l'aide d'une rudimentaire pompe à main dans la cour de l'école des frères ; il fallait ensuite rouler la brouette sans trop faire de vagues qui viendraient inonder la paille des sabots. Quatre-vingt mètre à chaque fois et combien de centaines de tours pour approvisionner les sept ou huit bidons de 200 litres que les compagnons videraient le lendemain ?

La veille du grand jour, on avait rempli les bidons à ras bord. Sable de Loire et gravier avaient été disposés en tas de cinq brouettées sur lesquels on avait jeté un sac de ciment pour chaque brassée. Les deux poulies pendaient à leur potence : celle à cliquet pour la montée, la poulie simple pour la descente. Pas une minute à perdre. Au matin suivant, on eut tôt fait de poser les vestes pour faire voler plus vite les manches de pelles. Aussitôt une brassée prête à l'emploi, on la pelletait dans les seaux qui s'élevaient aussitôt vers le ciel avant d'être empoignés par deux compagnons qui les versaient aussitôt dans le coffrage.

Les deux gamins gardaient l'œil sur le niveau des bidons d'eau et tous les vingt seaux grimpaient là-haut pour taper au marteau sur les planches. Quel plaisir de voir s'étaler cette gadoue où venaient se former de grosses bulles, tandis que sans rémission se noyait la ferraille. Sans doute n'édifiait-on pas une cathédrale, mais on n'en n'avait pas moins l'impression de travailler pour l'éternité. Et quelle fierté, quelques jours plus tard de détacher les joues du coffrage, avant de chasser les perches une par une et de décoller le plancher en admirant l'empreinte du bois dans le béton armé ! Et chacun de passer alors sous cette arche inflexible en la lorgnant pourtant du coin de l'œil.

La maçonnerie achevée, l'élévation de l'étage et des pignons fut presque un jeu d'enfant. La poulie à cliquets chanta sans discontinuer pour monter les briques creuses. Panneaux, coffrages, ferrailage, tout fut réglé en une semaine, pignons compris. On hissa le bouquet et on poussa des hourras. Robart déboucha les bouteilles et la soirée fut bien arrosée. Demain arriverait la charpente métallique, et les maçons de Saint-Père se réjouissaient déjà de voir coiffer leur édifice d'un si noble chapeau.

On assista à une belle manœuvre de débarquement. Les hommes en bleu des ACP sautèrent d'un puissant camion prolongé d'une remorque où ils avaient arrimé mât de levage, fermes et chevrons. Tout impressionnait dans ce convoi : l'engin des surplus américains, l'enchevêtrement des ferrailles, et jusqu'aux casquettes, vestes et pantalons de toile des ouvriers constituant une sorte d'uniforme. Cela tranchait avec les nippes dépareillées et rapetassées des équipes Landry - Renaudin.

La ferme fut rapidement assemblée à même le sol et chaque écrou souqué à bloc. Restait à relever cette pièce maîtresse de la charpente et à la positionner toute brandie sur le chaînage du mur d'enceinte. Le mat de relevage se dressa vers le ciel et fut rapidement haubané. Il était couronné de plusieurs poulies de bois avec cordages et crochets pour hisser la ferme sans à coups ni fatigue. On observait la manœuvre, admirant tous les signes d'une parfaite maîtrise. Même le pli de la bouche du chef d'équipe laissait une impression de rigueur et de précision inflexible. À chaque étape importante, le pli se transformait en un petit rictus qui découvrait deux rangées de dents en or.

C'est alors que frappa le destin. Depuis quelques minutes déjà, une extrémité de la ferme avait talonné son point d'ancrage sur le mur, mais on sentait bien que de l'autre côté, l'affaire se présentait mal. « Poussez vers nous ! » criait *Gueule en or*. Mais chacun avait bien compris l'horrible vérité, pousse ou tire, on reposait à la pincette, trop court de plusieurs centimètres.

Le rictus avait fui du visage du contremaître qui fut sûrement parmi les premiers à mesurer l'ampleur de la catastrophe. On fit prévenir aussitôt Aimé Bigeard et l'abbé Robart, les deux maîtres d'œuvre. Bigeard, ne pouvait croire à une erreur des ACP. Il se tourna vers les maçons : « Vos murs ne seraient pas en faux aplomb ? » Quel terrible soupçon ! Albert Landry, compagnon du tour de France, avait blêmi sous l'offense.

Le ton monta très vite, et le chantier s'enrichit de plusieurs tombereaux de jurons. Robart courait de l'un à l'autre tentant de faire tomber la pression.

Pendant que *Gueule en or*, décimètre en main, mesurait et remesurait, sans pouvoir étirer la ferraille d'un centimètre, Albert Landry expédiait Maurice chez la cousine Menan qui tenait une petite quincaillerie rue de Pornic : « Ramène-moi une pelote de cordeau neuve. On va vérifier l'aplomb ». Ce qui fut fait sous l'œil attentif des protagonistes. Le pointeau descendit inexorablement vers le centre de la terre au bout de son cordeau blanc, raclant au passage quelques arêtes de pierre, puis s'immobilisa dans le vide à quelques millimètres du bas de la paroi. Il y avait bien un très léger faux-aplomb... Mais vers l'intérieur ! Bigeard, Robart et les maçons respirèrent. Pour ceux de Saint-Père, l'honneur était sauf. On haubana la ferme pour la nuit et on regarda les hommes en bleu reprendre la route de Paimbœuf. Par charité chrétienne, on s'abstint de tout regard en coin et de toute ironie.

Au matin suivant, on vit s'engager dans la cour Saint-Roch une voiture avec chauffeur d'où descendit un petit homme d'un mètre cinquante, engoncé dans un pardessus retombant sur ses chaussures noires, coiffé d'un melon et agitant une canne. M. Chassagne lui-même, directeur des ACP, s'était déplacé pour constater de visu et prendre si nécessaire les grandes décisions. Le conseil de guerre trancha. On ne fusillerait personne, même pour l'exemple, mais la ferraille trop courte ne reprendrait pas pour autant la route des ACP. Il fut décidé de confectionner sur place un solide sabot métallique aux dimensions *ad hoc* que l'on glisserait sous toute la portée de la ferme et à laquelle on le boulonnerait.

Y eut-il des sanctions internes aux ACP ? Beaux joueurs, les locaux n'ébruitèrent pas trop l'affaire. Deux artisans eurent tout de même bien du mal à cacher une certaine euphorie de la revanche. Il s'agissait des deux charpentiers bois Jean-Marie Chauvet et Ernest Guchet. À un rustique tronc d'arbre mal équarri, on avait préféré la noblesse aérienne de l'acier, et voilà que le velours à grosses côtes se tapait sur les cuisses devant la déconfiture des cols bleus. Mais pas rancuniers, une fois la ferme mise à poste, les charpentiers locaux couraient déjà dans les échelles pour arrimer les chevrons sur lesquels on poserait les ardoises.

Arriva l'heure des couvreurs, des électriciens, des plâtriers, des peintres, des menuisiers, des vitriers, toute la fine fleur des artisans locaux. C'est Jean-Marie Chauvet qui posa la charpente, suivi de Léon Yvrenogean pour la couverture. Le plafond en plaques de plâtre fut confié à l'entreprise Brault, de Tharon ; le solivage et la construction de la scène, à Ernest Guchet ; le plancher, les portes et les fenêtres à Joseph Riantec. Marcel Averty assura le câblage électrique après que la compagnie nantaise électrique eut procédé au branchement. Les peintures furent confiées aux entreprises Touret et Grasset. Le père Mariot de Chauvé se chargea de la mignonnette. On acheta une première série de 104 fauteuils chez Aumon, 68 chaises de fer chez E. Terrien, des rideaux de tulle chez Rabault à Angers, de la corde à Paimbœuf pour actionner les machineries, sans oublier les extincteurs Sicli...

Par chance, les mois d'octobre, novembre et décembre furent cléments. Peu de pluie, pas de gelée. On commença d'envisager un prochain baptême par Monseigneur Villepelet. Février ? Trop tôt et climat incertain. On tomba d'accord pour proposer la première quinzaine de mars. Monseigneur trancha, annonçant sa venue le vendredi 2 avril 1937. Un premier décor et un rideau de scène furent achetés aux établissements Leblanc, à Nançois-Tronville, dans la Meuse, pour la modique somme de 2142 fr. C'était un décor de salon que Joseph Riantec et Émile Guchet montèrent à bon compte sur un châssis. On s'en contenterait pour l'inauguration.

En ce vendredi de Pâques 1937, les rues étaient pavisées d'oriflammes, d'étendards et de drapeaux flottant au vent en tête des mats dressés de place en place tout au long de la rue du Temple, entre hôtel de ville et église. On avait suspendu entre les façades des guirlandes de verdure où pointaient ça et là le carmin d'un camélia ou le blanc satiné d'une rose, au-dessus d'îlots de fleurs répandues sur le sol. En ce matin sombre et pluvieux, les paroissiens se pressaient déjà au pied de l'imposant édifice apparaissant encore plus blanc contre cette grisaille montant des marais.

On visitait par un escalier plongeant sous un linteau surbaissé une salle souterraine au plafond bas, sorte de crypte soutenue par des colonnades où pourraient se réunir les militants de la JAC et où la fanfare

rangerait ses instruments. On accédait ensuite par deux escaliers latéraux à la salle paroissiale, vaste et claire, disposant d'une large scène où on disposerait bientôt de toutes les installations permettant une représentation devant un public nombreux. La foule affluait de plus en plus dense. Fière, oh combien ! Bien consciente que cet édifice sortait tout droit de son énergie collective adroitement mobilisée par l'un de ses pasteurs. Une légère brise se leva qui déchira peu à peu le voile gris du ciel, chassant les nuages et laissant percer un soleil de plus en plus vaillant.

14 h 30, place de la Mairie. On annonçait la voiture de l'évêque. Une onde parcourut l'assemblée. Se pressaient sur la place une vingtaine d'ecclésiastiques autour du curé Sautejeau, de Robart et des vicaires, le maire et son conseil municipal, la fanfare, les enfants des écoles et toute la population endimanchée, refluant vers les rues adjacentes. « Voilà Monseigneur ! Voilà Monseigneur ! » Le prélat descendit de sa voiture accompagné du chanoine Pineau, supérieur du grand séminaire de Nantes. Entouré de tout l'aréopage des prêtres, il fut reçu brièvement par le maire, Alexandre Moriceau. Puis le cortège s'ébranla vers l'église et la salle paroissiale, musique en tête.

La réception officielle de l'évêque par son curé et ses ouailles s'accompagna de force gestes et paroles symboliques. Un groupe de petites filles habillées de bleu, de rose et de blanc, se disposa en demi-cercle autour du prélat pour lui faire compliment au nom de la population et lui offrir des fleurs. Monseigneur Villepelet, touché de l'accueil, fit état de son plein accord avec cette devise aperçue sur l'un des arcs de triomphe : « Tout pour la jeunesse », ajoutant : « Celui qui tient l'enfant, tient aussi l'avenir ». Avant de procéder à la bénédiction de l'édifice, il ajouta, prophétique : « Saint Roch, c'est du solide ! Bâtie sur le roc, cette salle défiera l'outrage des temps ». Les maçons du cru eurent un petit sourire intérieur. Ils savaient bien eux sur quoi l'on avait bâti, et que pour compenser la trop molle résistance des limons marins, on n'avait pas lésiné sur la pierre pour stabiliser les fondations. On reforma alors le cortège pour gagner l'église où se déroula un salut solennel qui parfuma d'encens une assistance fière et recueillie.

Deux jours après l'inauguration, on vit l'infatigable vicaire Robart accompagné de Jean-Marie Charrier, Marcel Averty et Eugène Patillon prendre la route de Saint Rémy-sur-Avre, petite commune d'Eure-et-Loir, pour prendre possession d'autres décors d'occasion. L'affaire fut conclue pour 8500 fr. auxquels il fallut ajouter le prix du transport facturé 2000 fr. par Pollono. Restait à préparer un spectacle digne de ce nouvel édifice et récompensant chacun des efforts consentis. Entre les répétitions, on retourna chez Aumon pour l'achat d'une deuxième série de fauteuils. Le tailleur Louis Brouteau fournit la toile pour les ciels et les rideaux d'avant-scène et Gaby Dousset, les œillets pour tendre tout cela. Émile Guchet livra deux échelles et le père Prou, marchand de TSF, trouva un pick-up d'occasion pour 3000 fr. Les dons, les souscriptions et les kermesses parviendraient dès les premières années de la guerre à couvrir l'ensemble des dépenses engagées.

Il fallut attendre 1938 pour que la nouvelle salle Saint Roch puisse donner toute sa mesure. À quelques jours de ce dernier Noël d'avant-guerre, elle accueillit enfin un public comblé par la prestation d'une troupe de cent cinquante comédiens et figurants dans la revue *Bretagne*, un drame en 6 tableaux, écrit par l'abbé Blineau. Quel chemin parcouru depuis *la Biche Bleue* des années 20 jusqu'à ce spectacle complet englobant tous les arts de la scène : la comédie et le drame, le ballet et la musique, le chant choral...

Joseph Bichon, gamin de 11 ans à l'époque, se souvient de cette grande première du 18 décembre 1938 où il avait trouvé place sur le bas-côté auprès de sa grand-mère. « J'étais complètement ébahi par cette agitation et ce brouhaha : le claquement des sièges à bascule, les interpellations, l'arrivée des personnalités par l'allée centrale, accueillies une à une par l'abbé Robart... Ça sentait bon la chaux, la peinture et le bois neuf, et il y avait une fierté de s'installer dans une si belle salle. Soudainement résonnèrent les trois coups, et un silence absolu s'établit rapidement. S'élevèrent alors du devant de la scène les sanglots d'un violon, suivis de la berceuse déchirante de Théodore Botrel » :

*À côté de ta mère
Fais ton petit dodo*

*Sans savoir que ton père
S'en est allé sur l'eau,
Que la vague est en colère
Et murmure là-bas.*

*À côté de ta mère
Fais dodo, mon p'tit gâs !
Pour te bercer, je chante.
Fais bien vite dodo
Car dans ma voix tremblante
J'étouffe un long sanglot.*

*Quand la mer est méchante
Mon cœur sonne le glas,
Mais il faut que je chante.
Fais dodo, mon p'tit gâs !*

*Si la douleur m'agite
Lorsque tu fais dodo
C'est qu'un jour on se quitte.
Tu seras matelot !*

*Sur la vague maudite,
Bien loin tu t'en iras,
Ne grandis pas trop vite.
Fais dodo, mon p'tit gâs !*

Il n'en fallait pas plus pour installer le climat du drame et on sentait bien que la quiétude et la sérénité allaient vite s'évanouir de ce premier tableau de chaumière bretonne. À la Bretagne paysanne allait bientôt s'opposer celle des marins...

*Toujours l'abeille d'or boit l'eau de tes landiers
Comme tes fils, l'or pur de tes pommiers.
Sur l'océan, toujours, tes hardis matelots
S'en vont braver les grands vents et les flots.*

Après l'écho nostalgique du pipeau du chevrier à travers les monts d'Arrée, puis la complainte du vagabond Yann Guenille, se déployaient sur la lande mystérieuse les inquiétants sortilèges des Korrigans, entraînant les filles dans la luxure...

*C'est Satan le mauvais ange
Tout en feu
Qui conduit le bal étrange
Blasphémant le Bon Dieu,
Quand voilà qu'Annick la Blonde
Qui cherchait son amoureux
Tombe au milieu de la ronde
Des lutins mystérieux*

Et l'horrible farandole

*L'entraîna.
 À l'aurore, elle était folle
 Ma doué, pauvre Anna !
 La nuit, fermez vos chaumières,
 Jeunes filles de chez nous,
 Et ne quittez pas vos mères
 Pour courir les rendez-vous.*

S'ouvrira alors un autre imaginaire, celui combien plus vaste de l'univers marin où guettaient d'autres pièges...

*Les grands oiseaux d'aventure
 Vont se perdre dans les cieux.
 Les bateaux et leurs matures
 Tendent leurs longs bras vers eux.
 Les jours et les mois s'envolent,
 L'hiver passe sans souci,
 Les goélands se désolent,
 Les goélettes aussi.*

*Lorsque février arrive,
 Les goélands sont joyeux.
 Des voix pleurent sur la rive
 La complainte des adieux :
 « Vos Paimpolaises sont belles,
 Islandais. Restez ici ! »
 Les goélands ont des ailes,
 Les goélettes aussi.*

Malheur au petit paysan succombant alors à l'appel des flots...

*Dédaignant faucille et charrue,
 De bonne heure il fut la recrue
 D'un capitaine de Terr' neuvas.
 Il partit sur la mer bourrue,
 Pauv' tit gars !*

Restait à entonner le cantique du départ...

*Février arrive,
 Les voilà partis,
 Laissant sur la rive
 Mères et petits.
 Donne bonne pêche
 À nos matelots,
 Sur leur route empêche
 La fureur des flots.*

*Sancta Maria !
 Ô Maris Stella !
 Protège là-bas nos gars.*

Ave Maria.

Tandis qu'à terre les chaumières conservaient la geste des aïeux... « Soyez forts comme vos pères et chrétiens comme eux »...

*Retenez bien les légendes
Que diront ceux de jadis
Autour de bons feux de landes
Allumés dans vos logis,
Leurs plaintes monotones
Et leurs joyeuses chansons.*

Et parmi celles-ci, la chanson « *des petits sabots des petits Bretons qui vont à l'école et dansent en rond les jours de Pardon* »... Avant la prière renouvelée à Notre Dame des flots :

*Garde-les de la tempête,
De la colère de Dieu
En étendant sur leurs têtes
Les plis de ton grand manteau bleu*

Mais voilà que le vent de la mer hurlait à la porte, grave, triste et doux ! Était-ce l'adieu d'un marin mort loin de chez lui ?...

*C'est Yvonnick, a dit la mère !
Il paraît bien que c'est sa voix !
Il me réclame au cimetière !
Debout !... Au mur, une humble croix !
C'est bien sa voix, ardente et fière.
Récitons vite un Libera
Pour que mon homme ait sa prière
Que le grand vent lui portera.*

Le père surmontait alors sa peine, empoignant son crinclin pour jouer la berceuse du violoneux...

*Triste métier que le nôtre
Pauvres joueurs de crinclin !
Il faut amuser les autres
Quand on a le cœur chagrin.
Sous les flots de la mer lointaine
Yvonnick a fermé les yeux
Il me faut ravalier ma peine
Pour nourrir sa veuve et son fieu.*

Restait la consolation des calvaires se dressant sur les chemins et les grèves, et la protection des Christ en granit planant sur les campagnes !

Il faut imaginer ce drame animé de sonneries de cloches, de bombardes et de binious, et ponctué de dix-huit chants et deux ballets. Contrairement à tous les usages de l'époque, un groupe de jeunes filles avait même été mobilisé au sous-sol pour colorer les chœurs de leurs voix cristallines. Ni le tocsin de 1939 ni

l'Occupation ne parviendraient jamais à effacer cet impérissable souvenir de la revue *Bretagne*, et les derniers témoins s'en souviennent encore avec émotion. Ceux-là, en particulier ; Maurice et Lucette, qui lors d'une répétition, s'étaient isolés derrière la salle pour se voler quelques discrets baisers, mais le carmin des lèvres féminines avaient laissé leur trace sur le menton du marin !

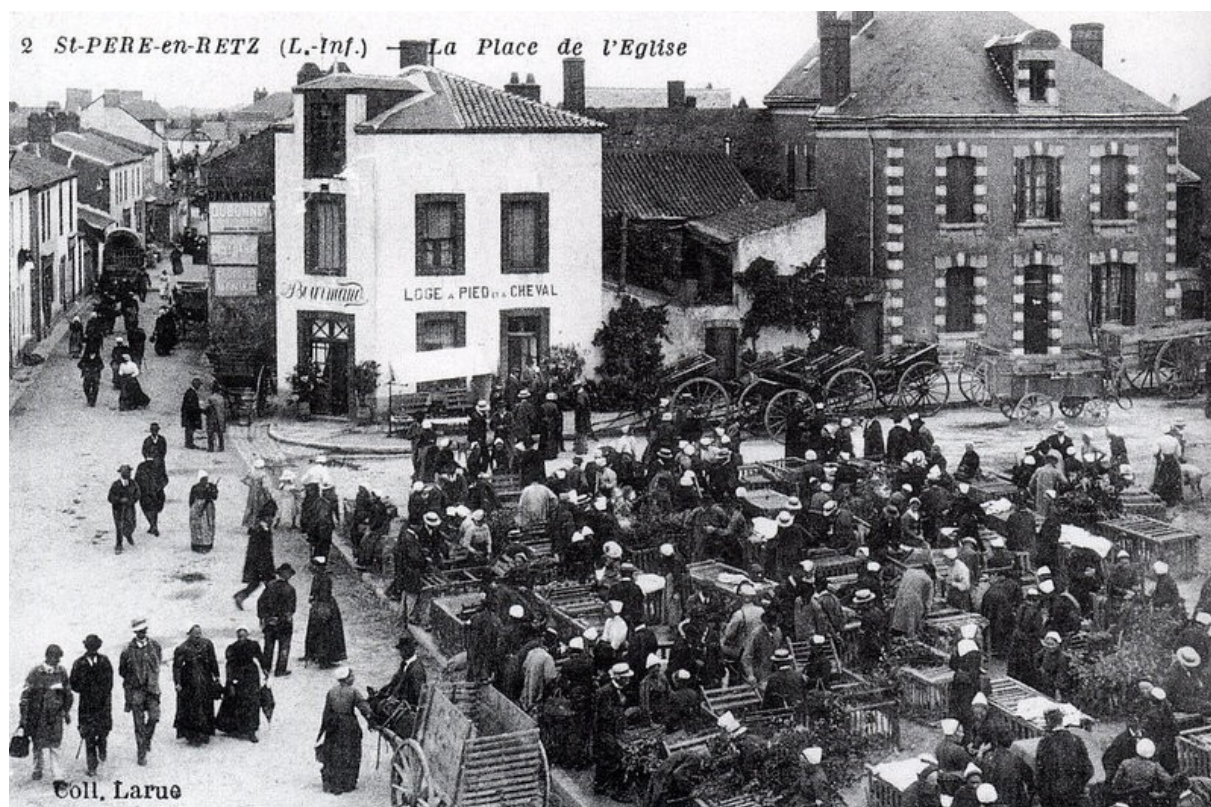
Au sortir de la guerre on installa une cabine de cinéma, puis en parallèle s'enchaînèrent à nouveau les spectacles : *La terre qui meurt*, *Sacré Mimile sacré Nénesse*, *L'appel du silence*... Avant qu'en 1950, une autorisation spéciale de l'évêché n'autorisât la mixité des patronages et permît encore un élargissement du répertoire dont on retiendra quelques titres : *La femme aux yeux fermés*, *Ces dames aux chapeaux verts*, *Le maître des forges*, *Les Misérables*, ou *Galupin en Amérique*. C'est dans ces fastes années 50 qu'allaient s'épanouir tous les moyens d'expression populaires, dans les fêtes religieuses comme dans les kermesses, mais aussi les lendits, les fêtes de labours, les courses de chevaux et de vélos... Jusqu'en 1958 où s'évanouirent provisoirement les représentations théâtrales. Sans doute la guerre d'Algérie avait-elle cassé l'optimisme et les ardeurs de la jeunesse ! Le théâtre abandonna le terrain au cinéma. Puis la télévision des années 60 vint peu à peu capter le goût du spectacle et de l'insolite pour le concentrer dans l'isolement des foyers, rangeant sagement chacun devant sa boîte lumineuse.

En 1969, sous la houlette d'Emmanuel Avril, puis de Lucien Riou, Daniel Coindet et Michel Mellerin, on ressuscita pourtant le phénix qui devint en 1979, l'Animation Théâtre Pérézien, animé par Jean-Paul Mariot, avec des dizaines de créations à la clé. Mais le temps faisait son œuvre et maçonneries et installations vieillissaient. On se retrouvait à la croisée des chemins. Que faire de cette salle ? La raser et en construire une autre selon les canons de la modernité ? Ou la restaurer en conservant l'âme du lieu ? Pas d'abbé Robart pour aiguillonner les attelages. À l'hiver 2008, un débat agita le conseil municipal qui sous la houlette de Joseph Guillou, son nouveau maire, finit par trancher. Un accord fut conclu entre la commune, le diocèse et la fondation La Providence. La commune se portait acquéreur du bâtiment au prix de 63 000 euros et on allait engager un programme de rénovation pouvant s'élever à 800 000 euros qui permettrait de sauver ce fleuron du patrimoine local. Resterait pour l'inauguration à mobiliser un metteur en scène et des acteurs pouvant rivaliser avec la revue de 1938 !

Cahier de photos extrait de
Echo d'un pays disparu - Michel Gautier – Geste Editions, 2007



Place du Champ de foire de Saint-Père-en-Retz vers 1930, face à la maison Séguineau (coll. J. Charrier)



Marché aux cochons sur la place de l'église de Saint-Père-en-Retz, 1^{er} et 3^e mardi du mois
 (coll. Larue-Charrier)



La troupe de comédiens du patronage de Saint-Père-en-Retz lors de la revue *Les Jacobins* en 1921 (coll. M. Landry). Au 1^{er} rang à partir de la gauche : Jules Leray, Louis Fillaud, Louis Brouteau père, Clément Lépine, Gabriel Dousset, Louis Brouteau fils, Eugène Durand, Alfred Éraud, Joseph Patillon. Au 2^e rang à partir de la gauche : Alfred Colin, Jean-Marie Patillon, Tibule Chauvet, Marcel Averty, Pierre Morisseau, Donatien Barreau, Édouard Rondeau.



Représentation de la revue-ballet *Le Feuillu* en 1928 (coll. D. Charriau)

Seul devant : Jean Daniel. De bas en haut et de g. à d. au 1^{er} rang : Simone Rouxel, Jeannette Riantec, Georges Renaudin, Denise Poisson, Yvonne Landry. Au 2^e rang : Hélène Porcher, Jean Patillon, Georges Renaudin, Jeannette Durand. 3^e rang : Adèle Morantin, Marie Gruand, Pruneau, ..., Michel Jeanneau, Raymond Charriau, Adrienne Durand, Joseph Patillon. 4^e rang : Thérèse Boistier, Jeannette Charpentier, ..., Norbert Beillevert, Émile Boistier, Marie Patillon, Marguerite Rocher, Gaby Leduc, Louis Guérin, Henri Séjourné. Dernier rang : Thérèse Boistier, Jeanne Charpentier, Marie Blanchard, Fleurette Patillon, Rondineau, ..., Francis Brouteau.



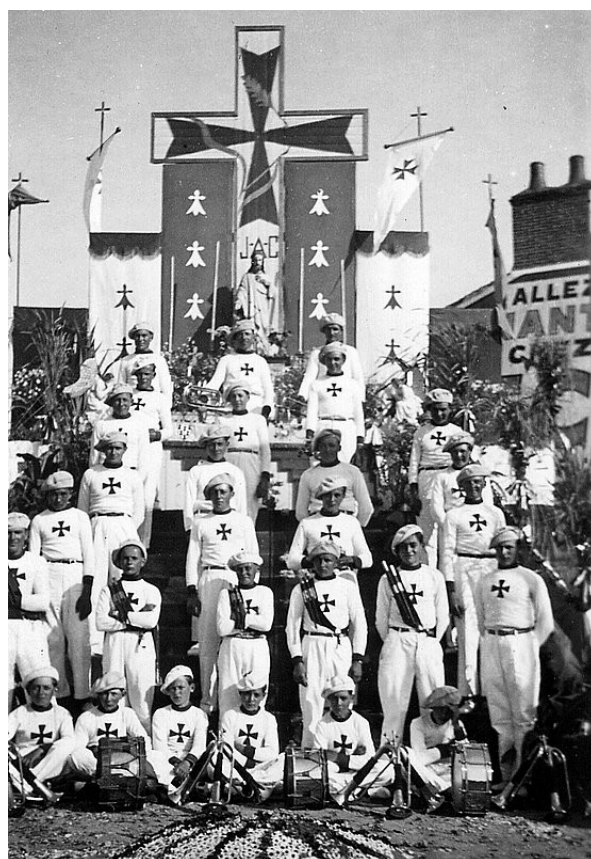
Les enfants de chœur de Saint-Père-en-Retz, en 1933, avec l'abbé Henri Forgeau (coll. M. Landry)
 De bas en haut, au 1^{er} rang : Charles Baud, Raymond, Guy Coignaud, Jean-Baptiste Durand. 2^e. rang : Paul Bouyer, Marcel Bourmaud, Louis Barteau, Maurice Guérin, Pierre Coquenlorge, André Clavreux, Joseph Durand. 3^e. rang : Jean Daniel, Georges Barrière, Jean Patillon, Coco Landry, Raymond Charriau, Louis Mellerin. 4^e. rang : Auguste Lehours, Vital Bahuaud, Roger Garnier, Georges Hervé, Jean David, Pierre Vallet, Maurice Landry. 5^e. rang : Gérard Evaud, ..., Paul Gruand, Léon Jahan, Citeau. Dernier rang : Francis Bouyer, François Maillard, Jean-Baptiste Bouyer, Léon Évain.



Représentation de *La biche bleue*, mystère en 2 actes - 1934 (coll. M. Landry) où on reconnaît Bernard Poirier, Marcel Guérin, Jean-Baptiste Durand, Louis Barteau, Suzanne Mainguy, Roger Pichaud, Gérard Charrier, Lucette Bachelier, Jean Daniel, André Clavreux, Francis Brouteau, Coco Landry, Agnès Daniel, Jean Chauvet, Bernard Beau, Loïc Brouteau, Francis Clavreux, Charles Beau, Alexandre Sculo, Joseph Durand, Fernand Grollier, Jean Boucheton, Georges Hervé, Maurice Landry, Maryvonne Brouteau, Joseph Durand, Raymond Harel, Roger Garnier, Joseph Monnier, Raymond Mellerin.



Chacun son théâtre... Les filles jouent aussi le rôle des hommes, et inversement.



Fanfare de Saint-Père-en-Retz en 1939 (coll. M. Landry). Parmi la trentaine de musiciens, on peut reconnaître lors de cette rencontre de la JAC, les frères Landry, les frères Rondineau, René Guchet, Robert Gruand, Georges Hervé, Joseph Guchet, Jean Dousset, Léon Brosseau, Raymond Coindet, Léon Évain, Georges Durand, Joseph Durand...



Le curé Sautejeau en conversation avec des paroissiennes (coll. M. Jahan)



Maurice Landry en prêtre lors d'une représentation théâtrale (Coll. M. Landry)



Maurice Landry en Bretonne dans la revue Bretagne en 1938 (Coll. M. Landry)



Rencontre JAC aux Rochelets en 1936 (coll. M. Landry)

Au 1^{er} rang à partir de la g. : Maurice Landry, son frère Coco, Georges Hervé, Raymond Harel, Jean Daniel. Au 2^e. rang, derrière Coco Landry : l'abbé Jules Robart.



Francis Bourreau et Albert Renaudin sur le chantier de la salle Saint-Roch en 1936 (coll. M. Landry)



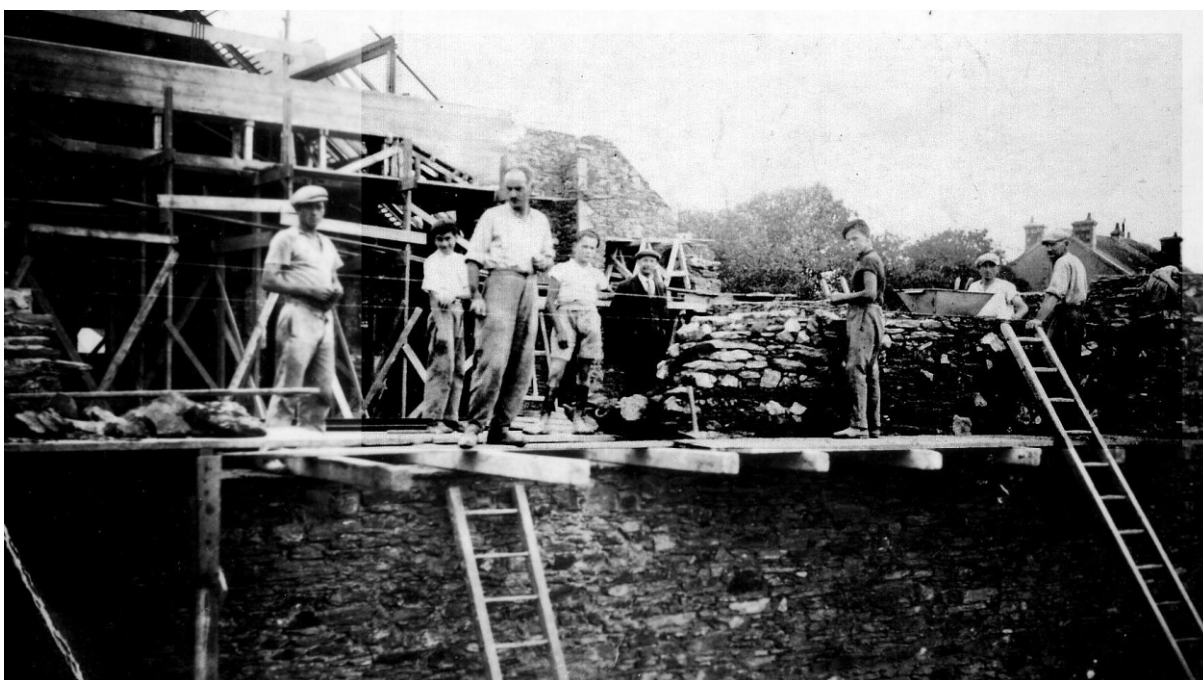
**Tombereaux de pierres pour la construction de la salle Saint-Roch (coll. M. Landry)
De gauche à droite : Joseph Évain, père Hamon, ...**



Coco Landry sur le chantier de la salle Saint-Roch (coll. M. Landry)



Sur le chantier de la salle Saint-Roch en 1936 (coll. M. Landry)
De gauche à droite : Louis Barteau père, Albert Landry, Coco Landry, Eugène Jahan,
Ernest Rondineau, Albert Renaudin, Arthur Mainguy, Francis Bourreau.



Sur l'échafaudage de la salle Saint-Roch (coll. M. Landry)
De gauche à droite : Francis Bourreau, Fernand Grellier, Albert Renaudin, Maurice Landry en culottes
courtes, Aimé Bigeard, Coco Landry, Eugène Guérin, Albert Landry.



Première kermesse à la salle Saint-Roch en 1936 (coll. M. Landry)



L'abbé Jules Robart, maître d'œuvre de la salle Saint-Roch avec Aimé Bigeard (coll. M. Landry)



La salle paroissiale en 1946, au sortir de l'Occupation où elle fut réquisitionnée par les Allemands. Dans la cour, le poteau du « Pas de géant » (coll. M. Landry)

Quelques épisodes de la jeunesse de guerre de Maurice Landry

(Extraits d'Une si longue occupation – Michel Gautier – Geste Editions, 2005)

Un incident cocasse en dit long sur l'imaginaire de l'époque... On est en 1942, un jour de foire à Saint-Père-en-Retz... Le père Bichon de la Gamatais vient prendre livraison d'une roue réparée par le garage Charriau. On va arroser ça et faire de la monnaie chez la mère Boitier. Tout à coup, deux gaillards en short et torse nu poussent la porte en faisant le salut hitlérien : « *Heil Hitler !* »... Eugène Charriau a bien sûr reconnu ses voisins, les frères Landry, mais il ne bronche pas.

Après avoir bu leur bière sans dire un mot, les deux énergumènes quittent le café en renouvelant un tonitruant « *Heil Hitler* » ! Le père Bichon, très impressionné, se retourne vers Eugène Charriau :

- C'est des Allemands, ça ?
- Bin, oui ! acquiesce Eugène Charriau.
- On voit bin ça à leur tête ! reconnaît Bichon.

Plus que leur tête, c'est vraisemblablement l'aplomb et la tenue des deux lascars torse nu qui ont convaincu le père Bichon de l'aryianité des frères Landry... Néanmoins à deux doigts de rejoindre les FFI !

On est au printemps 1944... Tous les matins, on voit sortir de chez Donatien Loirat, le tonnelier, un étrange personnage : tenue bleue, casquette à oreilles, brassard nazi sur la manche, toujours bras levé, comme un automate : « *Heil Hitler !* » Il passe prendre ses ordres à la Kommandantur puis on le voit s'agiter sur la place de la mairie où il distribue ses consignes et ses corvées. C'est M. Krick, un Alsacien chargé du ravitaillement, de l'intendance et des travaux d'entretien. Apparemment, il fait tout ça bien volontiers et pas du tout « malgré lui ». Un jour, il envoie le jeune maçon Maurice Landry sceller deux boucles d'acier dans le mur de la cour de l'hôtel Chevalier, pour attacher les chevaux. Le jeune maçon empigne burin, marteau et truelle... Mais ne presse guère. À midi, quand se pointe M. Krick, le chantier est quasiment au point mort.

- Alors, ces boucles ?
- On a tout le temps, répond Maurice qui encaisse le coup de pied au cul de sa vie.
- T'iras manger quand t'auras fini.

... Quelques semaines après la Libération, Maurice est de garde dans un cantonnement de prisonniers. C'est l'heure de la soupe ; dans la colonne, une silhouette familière habillée de drap bleu... M. Krick !

- Toi, Krick, t'en n'aura pas !
- Pourquoi ?
- Tu me reconnais pas ? Le coup de pied au cul à l'hôtel Chevalier ? Moi, j'ai pas oublié.
- ...

- Et tes « *Heil Hitler* » ? Tu fais moins le fiérot !... Demain, tu seras fusillé, Krick. Je vais en parler au lieutenant.

À la soupe suivante, le lieutenant surveille la colonne : « Toi Krick, la soupe, c'est pas la peine, demain, t'es fusillé ! »... Bien sûr, Krick ne sera jamais fusillé.

C'est un gendarme qui était d'abord passé à la maison Landry : « Faudra dire à Maurice de préparer son paquetage, on va l'appeler pour l'Allemagne » De toute évidence, il y avait erreur sur la personne ; Maurice était de la classe 43, son frère Coco, de la 42. C'est Coco qui aurait dû partir mais c'est Maurice qu'on recherchait. Pas question de s'expliquer sur les état-civils ! Le sac était déjà prêt et les deux frères filèrent se planquer chez Donatien Loirat, le tonnelier. Quand les Allemands frappèrent à la porte, c'est le père Landry qui les reçut.

- Où sont vos fils ?

- Qu'est-ce que vous leurs voulez ?

- C'est pour partir en Allemagne.

- Ils sont pas là et je sais pas où ils sont. Vous pouvez fouiller.

- Ça peut leur coûter cher ! Et à vous aussi.

- Vous n'avez qu'à m'envoyer, moi.

- Vous savez bien que c'est impossible. Vous avez déjà fait la guerre, Monsieur Landry, répliqua l'Allemand en rectifiant la position.

On boucla alors le paquetage définitif : chemises, chaussettes, mitaines... Mille francs de pécule glissés dans la poche par le père. Le car pour Nantes avec Maurice Guérin. Dans les rues, d'autres jeunes avec leur valise. On entendait des mots criés trop fort, par dérision et par amertume : « *Arbeit ! Arbeit ! Deutschland !* » Juste une nuit à Nantes, au fond de l'église Sainte-Croix. La comédie du départ avait assez duré. Retour à Saint-Père où on courut se cacher chez Joseph Guchet, à la Rouaudière, au ras du marais du Boivre.

On les croyait partis. Ils s'enhardirent, prenant le soleil, donnant un coup de main dès que « le temps était clair », croisant même le facteur : « Vous êtes pas réfractaires, au moins ?... Parce que je viens de doubler à l'entrée du chemin, une colonne d'Allemands avec un gendarme » ! Juste le temps de rassembler les baluchons, d'effacer les traces et de se sauver vers le marais. Après avoir menacé et proclamé les incantations habituelles contre les « terroristes », la colonne battit en retraite... Puis revint une heure plus tard, au triple galop. Pas si bêtes, les « terroristes » étaient restés à bronzer au bord du Boivre. Le soir, la mère Guchet prit le chemin du marais, avec son chien et son panier. Sous le torchon à carreaux, des crêpes et des patates à la crème.

« On a été vendus. Faut trouver une autre planque, loin du bourg ». Chacun passait en revue ses relations, copains, copines... Coco avait déjà dansé avec la petite Odile, de la Marlomière. Le lendemain, à la nuit tombée, on prit les chemins de traverse et on vint frapper à la porte du père Allais. Le bonhomme n'hésita pas, et Odile se démenait déjà : « On va tous dormir dans la grande chambre ; aidez-moi à mettre des paillasses. » Brusquement, une silhouette inconnue se glissa dans la pièce, poussée par Odile : « Je me présente, Marcel Coroller. Je viens de Saint-Nazaire. Réfractaire, comme vous. » Au fil des jours, les clandestins s'aventurèrent à nouveau vers les écuries, les granges, les paillers, la cave. Ils soignaient les bêtes, trayaient les vaches, coupaient le « vert », faisaient la litière, se rendaient utiles. Jusqu'au jour où... Odile avait entendu dire : « Paraît que les frères Landry sont camouflés chez Allais. » Chacun refit son baluchon ; on se sépara. Viendrait bientôt l'heure des grandes décisions.

Le 18 septembre 44, une note de la Kommandantur de Saint-Brévin prévenait les candidats au départ de « la Poche » que leur voyage serait sans retour. Comme cette première mise en garde semblait insuffisante à interrompre les déplacements, une deuxième circulaire en date du 26 septembre interdisait aux Français âgés de 18 à 45 ans et bons pour le service militaire » de dépasser la ligne de démarcation Pornic - Saint-Brévin - Paimbœuf. Les maires devaient d'ailleurs fournir la liste de ces soldats potentiels et prévenir qu'en cas de disparition, des représailles seraient exercées contre les familles ! Les jours suivants, on interdisait de circuler entre 21 heures et 5 heures 30, de tenir une réunion

et même de stationner dans la rue ! Et pour faire bonne mesure, les maires devaient désormais établir une liste des habitants de chaque maison, en trois exemplaires - une dans l'entrée, une sur la porte et une à la mairie ; les personnes figurant sur la liste devant se trouver chez elles pendant les heures où la circulation était interdite. On étendit cette mesure aux cultivateurs et on repoussa un peu la ligne de démarcation : « Les routes menant de Saint-Père à Frossay par le Frêche-Blanc et la Brosse ainsi que vers Pornic par Hucheloup, la Batte et la Baconnière étaient fermées à la circulation, et en conséquence, tout trafic de frontière immédiatement arrêté... Il serait tiré sur toute personne essayant de franchir la frontière par des chemins détournés, des chemins de terre ou des champs ouverts. » La Poche était cadenassée pour de bon !

Tous ceux qui hésitaient encore à rejoindre les bataillons FFI ressentirent ces mesures comme une provocation mais aussi comme un encouragement à braver l'interdit tant que le dispositif allemand n'était pas encore à même d'en contrôler totalement l'application. On assistait à quelques départs groupés - plus facile de partir à trois ou à cinq. Parfois aussi, le jour prévu, on se retrouvait seul sur la route du maquis ! Alors que l'AS, Libé-Nord, l'ORA étaient des sigles connus seulement de quelques initiés, le brassard FFI arboré désormais par des centaines de milliers de jeunes Français était pourtant devenu un signe de ralliement crédible et rassurant. Même pour d'anciens porteurs de bannières dans le sillage de Notre-Dame de Boulogne ! Pourtant, dans la plupart des communes, les départs se comptèrent sur les doigts des deux mains.

On voyait des sergents recruteurs battre la campagne essayant d'entraîner les plus tièdes, mais les rabatteurs tombaient souvent sur un gibier rétif... Le père Raimbaud de Fresche-Blanc remontait sa casquette pour raconter aux copains comment il avait sauvé son fils Judas des griffes de Jolivet, un réfugié nazairien, un « vrai rouge » ! « Quand je l'ai vu entrer, j'ai dit : Jolivet sors d'ici ! T'auras pas mon gars » ! Les bistrot du dimanche matin, à la sortie des messes, ou les vestiaires des équipes de foot constituaient en fait les meilleurs bureaux de recrutement. À Saint-Père-en-Retz, il fallait ajouter les coulisses de la salle des fêtes où se tenaient les répétitions de la troupe des Branquignolles. Pour cette bande de joyeux drilles, aucun père pour se mettre en travers.

- Ça commence à se refermer, les gars. Faut décamper, souffla Louis Mellerin qui faisait le mystérieux.

- T'en a de bonnes. T'es cousin avec *Félix*⁷ ?

- J'ai un contact.

- Et il dit quoi, ton contact ?

- Faut aller au maquis de Princé.

Un trio s'était formé, composé de trois candidats FFI : Maurice Landry, Louis Mellerin et Johannes Renaudin. Leur première escapade n'ira pas plus loin que le poste de garde de la Hurline où les plantons ne cherchèrent pas trop la petite bête mais les remirent sur le droit chemin, celui de la maison familiale : « Chauvé ? *Nicht* possible. » Dès le lendemain, on retenta sa chance, par la gare, pelle et fourche sur l'épaule : « *Arbeit, Arbeit...* tonton malade. » Devant la guérite, des Russes, les yeux un peu brillants, et à l'intérieur, des Allemands pas très motivés non plus. À la surprise des trois pieds nickelés, on les laissa filer. Pas facile de marcher lentement en discutant d'un air dégagé... Jusqu'au virage, sans se retourner. Et frrrrt ! On se carapata comme des voleurs, à en perdre ses sabots. À la nuit tombée, du côté de Rouans. À moitié perdus. Une lumière...

- Qui va là ?

- On est de Saint-Père.

- Ici, c'est Rouans. Allez-vous faire voir ailleurs.

- Ben, justement, ma sœur est mariée avec Quérard, un gars de chez vous. Faudrait nous garder pour la nuit.

On recoupa aussitôt du pain sur la soupe ; un bout de lard, un oignon. P'tit Louis expliquait : « Les FFI... La forêt de Princé ! » Les yeux s'arrondissaient autour de la table ! Et encore plus grands quand il

⁷ *Félix*, nom de guerre du colonel Jacques Chombart de Lauwe, nommé à la tête des FFI de Loire-Inférieure à l'automne 1944 avant d'être remplacé à ce poste par le colonel Chomel.

sortit de sa poche le 7.65 ramené par le père en 1918. Devant leurs hôtes, les deux autres ne cillèrent pas mais une fois grimpés au grenier par l'échelle de meunier, on lui sauta sur le râble, au P'tit Louis : « Sacré couillon ! S'ils nous avaient fait les poches, à la gare, tu nous envoyais tous les trois au poteau » ! Le lendemain, direction Nantes, au 65^e régiment d'infanterie - le 6/5, bien connu de générations de troufions de l'entre-deux guerres - qui vit arriver la même semaine et par des filières différentes, deux frères Mellerin et deux frères Landry qui ne s'étaient pas donnés le mot. Plus Lili Barteau, André Clavreux, Maurice Guérin, Georges Hervé, Jean Pichaud...

- À vos ordres, mon lieutenant !

- À vos ordres, mon COMMANDANT ! Va falloir tout leur apprendre à ces loustics ! rouscailla le commandant Grangeat.

À commencer par la marche au pas et le maniement d'armes. Justement, il n'y en avait pas pour tout le monde. Avec des manches à balai, ça faisait beaucoup moins sérieux. Et la cadence, pas terrible avec les sabots ! Pourtant, on y allait de bon cœur puisque pour tirer sur les Boches, fallait d'abord savoir marcher au pas et reposer le manche à balai tous en même temps !

Quelques jours après la Libération, Maurice Landry était en garnison à Préfailles, avec le 2^e escadron du 1^{er} Hussard. Il était à deux pas de chez lui et grillait d'envie de pousser jusqu'à Saint-Père-en-Retz, mais on n'était plus des FFI, on était des réguliers, des soldats de l'armée française... Avec ses grades et ses règlements. Il alla pourtant trouver son chef de section :

- Mon lieutenant, faudrait me donner ma journée.

- Et pourquoi ça ?

- Pour voir ma famille à Saint-Père. Ma mère est morte à Noël ; faut que j'aïlle sur sa tombe.

- C'est pas l'heure. On a besoin de toi ici.

- Vous voulez où vous voulez pas ?

- C'est non.

- J'irais quand même.

Maurice prévint quelques copains, dégotta un vélo, et fusil en bandoulière, quitta Préfailles pour se jeter sur la route de Saint-Père. Dans le creux de la descente de Sainte-Opportune, le père Eugène Patillon agitait les bras : « Ah ! mon petit bonhomme ! La guerre est finie ! Viens par là qu'on arrose ça ». Rebelote chez le père Mainguy, le tonnelier. Et ainsi de suite à remonter la côte.

Quand il parvint chez lui, il ne voyait plus très clair. Le père Landry était content de revoir son gars. « Non papa, pas de pinard. J'ai mon compte ! » Le temps d'embrasser son monde, de glisser un chewing-gum américain dans le bec du petit frère et de la petite sœur et, sur les pas du père, un loupiot à chaque main, fusil à l'épaule, direction le cimetière. Des prisonniers allemands avaient été réquisitionnés pour creuser les tombes et assurer l'entretien des enclos. On les contourna, pelle et pioche au ralenti. En se dirigeant vers la tombe de sa mère, Maurice les regardait du coin de l'œil... qui se poussaient du coude et le montraient du doigt en rigolant. Le soleil, le pinard, la fatigue, l'émotion ? Il fit glisser son fusil de l'épaule et pan ! Une cartouche vers le ciel... Là-bas, au fond du trou, pelle et pioche venaient de passer dans les mains de deux chercheurs d'or !



Réfractaires au STO se cachant au bord du lac du Boivre à l'hiver 43-44.
Maurice Landry est le 2^e à partir de la gauche



Maurice Landry en formation de démineur
dans un camp américain à Coëtquidan en décembre 1944



Maurice Landry et Dorothy Heargreaves (sœur du pilote du Lancaster abattu à la Pichonnais le 2 avril 1943).

Photo prise lors de l'inauguration du mémorial le 5 avril 2009



Maurice Landry le 2 juin 2017 lors de l'inauguration du panneau du Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz consacré aux résistants déportés de Saint-Père-en-Retz